

Sommaire

INTRODUCTION.....	6
PRÉSENTATION DE LA SOURCE.....	9
1 Une source unique sur le XII^e siècle : entre richesses et énigmes.....	10
2 Retour sur une longue activité de transmission.....	21
HISTORIOGRAPHIE.....	34
1 La construction d'une historiographie moderne juive.....	33
2 Histoires des juifs en France.....	45
3 Les écoles talmudiques : un champ d'étude en suspens ?.....	58
ÉTUDE DE CAS.....	67
1 « S'instruire dans la Loi » : les écoles, lieu de la Tradition.....	67
2 Les « maîtres » : les écoles, lieu de l'autorité communautaire.....	71
3 « On [y] vient des pays éloignés » : les écoles, lieu de réseaux.....	74
CONCLUSION.....	79
BIBLIOGRAPHIE.....	80
SITOGRAPHIE.....	88

Introduction

Étudier le Livre des Voyages (*Sefer Massa'ot*) de Benjamin de Tudèle, ce juif qui dans les années 1160-1170 partit à la rencontre des communautés de la diaspora méditerranéenne, permet à la chercheuse débutante que je suis de faire mes premiers pas dans le monde juif médiéval, et plus particulièrement dans celui des *yeshivot*, désignant les écoles (ou « académies ») talmudiques. Ces dernières constituent l'objet de mon étude, basée sur les trois premiers chapitres de la traduction française (imprimée) faite par Jean-Philippe Baratier en 1734.

Avant de justifier et de développer l'approche choisie, il est bien sûr nécessaire de définir la *yeshiva* et de resituer son implantation en Méditerranée occidentale au cours du XII^e siècle, délimitant ainsi le cadre géographique et chronologique.

Il faut dans un premier temps bien différencier cette structure scolaire que l'on peut qualifier de « supérieure » du *heder* élémentaire, qui assure l'apprentissage obligatoire de la lecture et de l'écriture aux jeunes juifs, principalement à partir de la Bible¹. Les écoles talmudiques, comme l'indique leur terminologie, sont quant à elles spécialisées dans le Talmud, qui signifie en hébreu « étude » et qui correspond à la compilation écrite des commentaires générés sur la Torah (la Loi écrite, c'est-à-dire la Bible) au cours des II^e-VI^e siècles. Le travail d'interprétation ne s'est néanmoins pas arrêté à ce que l'on appelle la « clotûre » du Talmud de Jérusalem (à la fin du IV^e siècle dans les académies de Tibériade et Césarée) et de Babylone (V^e-VI^e siècles dans celles de Nerhadea, Pumbedita et Sura), qui fut en fait précipitée dans un contexte de persécutions. Les discussions et les travaux d'exégèse autour de la Loi et de l'ensemble de ses enseignements, perdurent à travers les générations successives de sages qui composent les écoles, fondant ainsi une véritable Tradition intellectuelle.

Les *yeshivot* se diffusèrent à partir des VIII^e-IX^e siècles au sein de la diaspora, via deux lignes de circulation. Grâce aux relations établies entre l'Orient et l'Empire

1 E. BENBASSA, *Histoire des Juifs de France*, Paris, Éd. du Seuil, 1997, p. 57-58.

carolingien, notamment par le commerce des juifs Radhanites², les premières études talmudiques arrivent en France et se développent en région champenoise au cours des X^e-XI^e siècles, marquées par la célèbre figure de Rachi de Troyes (1040-1105), le « Commentateur de la Loi ». Des écoles sont également fondées en Afrique du Nord (à Kairouan et Fès) puis en *Al-Andalus* (Grenade), mais les persécutions des Almohades qui sévissent à partir du XII^e siècle provoquent un phénomène migratoire vers la Catalogne et la *Provintsia*, ou Occitanie (réunissant le Bas-Languedoc, le Roussillon, la Cerdagne, la Provence et le comtat Venaissin avec Avignon)³. L'affluence des savants juifs andalous mais aussi du Nord de la France fait de cet espace le creuset d'un dynamisme culturel inédit, qui se lie à la prospérité économique que connaissent alors les communautés. Cependant, certaines menaces viennent encore compromettre la stabilité de cet « âge d'or », entre la réactivation cyclique d'une animosité antijuive, parfois poussée à l'exaction, à la veille des croisades, et la remise en question sur le plan intracommunautaire de la validité de la Tradition orale par le mouvement karaïte, qui ne reconnaît que la Loi écrite.

C'est dans ce cadre que Benjamin de Tudèle entreprend son voyage, une pratique qui est d'ailleurs assez répandue chez les juifs et qui tend à la rencontre, à la reconnaissance de son « confrère ». Dans le *Sefer Massa'ot*, le semblable est figuré par les sages du Talmud, que notre auteur s'applique à mentionner à chaque étape de son itinéraire sur la côte nord méditerranéenne. C'est en prenant ce biais de la source que l'on peut transformer les écoles et ceux qui les occupent en objet d'histoire socio-culturelle, et ainsi sortir d'une analyse généralement axée sur la production intellectuelle qui en émane ou, plus rare, sur sa structuration institutionnelle. Ce type de problématique, qui se centre sur la représentativité, a déjà été initié par Juliette

2 E. BENBASSA, *Histoire des Juifs de France*, op. cit., p. 31.

3 L'« homogénéité de l'espace occitano-catalan » est notamment invoquée par Danièle Iancu-Agou dans ses travaux sur les Juifs en Provence : D. IANCU, « Juifs séfarades et provençaux », in *La pensée de midi*, 1, avril 2000, n°1, p. 26-31 ; D. IANCU, *Être juif en Provence au temps du roi René*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 10. Quant à la Catalogne, c'est Eduard Feliu qui mit en évidence le rattachement culturel de cette région à l'Occitanie au cours du Moyen Âge, plutôt qu'à l'Espagne séfarade : E. FELIU, « La culture juive en Catalogne médiévale », in *Les Juifs méditerranéens au Moyen Âge : Culture et prosopographie*, Paris, Éd. du Cerf, 2010, p. 1-50.

Sibon, sur la « pratique religieuse de l'“autre” dans les *Sifrei Massa'ot* »⁴. Ici, il s'agira de se concentrer sur la valorisation d'une réciprocité à travers les *yeshivot*, mobilisant de fait le champ discursif, idéologique, mais aussi celui des pratiques, ainsi qu'une réflexion autour de la spatialité⁵, afin de mettre en évidence les lignes de circulation et de transmission d'un modèle identitaire.

-
- 4 J. SIBON, « *Itineraria* juifs du XII^e siècle. La pratique religieuse de l'autre dans les *sifrei massa'ot* », in J. MARTINEZ GAZQUEZ et J. TOLAN (éd.), *Ritus infidelium: Miradas interconfesionales sobre las prácticas religiosas en la Edad Media*, Madrid, Casa de Velazquez, 2013, p. 57-72.
- 5 Un angle d'analyse qui a notamment été mis en évidence dans les travaux de Gérard NAHON : *Métropoles et périphéries séfarades d'Occident*, Paris, Éd. Du Cerf, 1993, et Claude DENJEAN : « L'espace et la diaspora juive méridionale et ibérique (XII^e-XV^e siècles) », in *Autrepart*, 2, 2002, n°22, p. 37-51.

Présentation de la source

L'œuvre de Benjamin de Tudèle est le premier des *sifrei massao't*, « livres de voyages » rédigés en hébreu, et repérés au nombre de trois pour la seconde moitié du XII^e siècle⁶. En effet, alors que Benjamin de Tudèle aurait terminé son périple en 1173⁷, deux autres voyageurs quasi-contemporains⁸ nous laissent également la trace de leurs pérégrinations : Jacob ben Natanael Hacohen écrit avant 1187 et Pétahia de Ratisbonne entre 1175 et 1185. Un peu plus tard, au XIII^e siècle, Samuel ben Samson nous livre le récit du pèlerinage qu'il accomplit aux côtés de Jonathan Hacohen, dont il fut probablement le secrétaire⁹. La proximité chronologique de ces textes permet de confirmer l'importance du voyage dans le monde juif médiéval¹⁰. Pour autant, parmi ces *itineraria*¹¹ juifs, seul celui de Benjamin de Tudèle connut une postérité assurée. Cette renommée, très fréquemment exprimée chez les auteurs, qui évoquent le « célèbre

-
- 6 J. SIBON, « *Itineraria* juifs du XII^e siècle. La pratique religieuse de l'autre dans les *sifrei massa'ot* », in J. MARTINEZ GAZQUEZ et J. TOLAN (éd.), *Ritus infidelium: Miradas interconfesionales sobre las prácticas religiosas en la Edad Media*, op. cit., p. 57. Bien évidemment, Benjamin de Tudèle est loin d'être le premier juif à avoir voyagé, mais les précédents périple furent rapportés dans divers documents (lettres, rapports d'ambassade, « listes de tombes »...) divergeant de récits à proprement parler et leur étant entièrement consacrés.
- 7 La date de 933 du calendrier juif, soit 1173 de l'ère chrétienne, nous est donnée dans la préface de l'édition hébraïque, signalant le retour de Benjamin en Espagne. De manière générale, elle est aussi retenue comme l'année de sa mort.
- 8 Les relations de voyage n'étant pas d'elles-mêmes datées, la datation fut déduite à partir d'événements politiques cités dans le texte. Voir H. HARBOUN, *Les voyageurs juifs du Moyen Âge, XII^e siècle : Benjamin de Tudèle, Pétahia de Ratisbonne, Natanaël Hacohen*, Aix-en-Provence, Éd. Massoreth, 1986, p. 143 pour Pétahiah de Ratisbonne et p. 190 pour Jacob ben Natanael Hacohen.
- 9 E. N. ADLER, *Jewish Travellers*, Londres, G. Routledge & Sons, 1930, introduction.
- 10 Joseph Shatzmiller ouvre son chapitre destiné aux « Récits de voyages hébraïques au Moyen Âge » par le rappel d'une véritable « culture des voyages » chez les juifs : in D. RÉGNIER-BOHIER (dir.), *Croisades et pèlerinages : récits, chroniques et voyages en Terre sainte, XII^e-XVI^e siècle*, Paris, Robert Laffont, 1997, p. 1287-1288.
- 11 Une catégorie définie par Aryeh GRABOÏS in *Les Sources hébraïques médiévales. Volume I. Chroniques, lettres et « responsa »*, Turnhout, Brepols, 1987, p. 27-28.

récit de voyage », est à comprendre au travers des originalités qu'il présente, particulièrement en terme de contextualisation, et de la longue activité de transmission qui l'empêche de tomber dans l'oubli.

1 Une source unique sur le XII^e siècle : entre richesses et énigmes

La relation de Benjamin de Tudèle comporte en effet des traits particuliers qui rendent le texte beaucoup plus riche que ceux laissés par les autres voyageurs juifs ; d'un autre côté, les divergences de contenu le rendent d'autant plus équivoque, alimentant par là une curiosité inlassable pour ces Voyages.

1.1 Foisonnement d'informations

En nous précisant le nombre d'habitants¹² par communauté traversée, le nom des maîtres du Talmud, la nature des activités qui y étaient menées selon les régions ou encore les mouvements sectaires (Caraites, Samaritains, imposture de David d'Alroï...), le récit de Benjamin de Tudèle nous donne bien un « tableau coloré de la diaspora médiévale »¹³. Mais la richesse des informations dépasse le cadre même du peuple auquel se rattache l'auteur.

1.1.1 Le contexte historico-politique

Eliakim Carmoly, érudit juif orientaliste du XIX^e siècle¹⁴, déclarait que l'« Itinéraire de Benjamin de Tudèle est le monument le plus intéressant du XII^e siècle. Il renferme non seulement une foule de faits curieux et utiles qu'on cherche vainement ailleurs, mais il fournit en outre des notions de la plus haute importance sur le commerce et l'artisanat, sur les relations des peuples de l'Europe avec l'Orient... »¹⁵.

12 Les données démographiques étant aujourd'hui largement reconnues comme erronées, il paraît plus probable pour les historiens que Benjamin ait rapporté le nombre de chefs de famille, et non d'individus.

13 G. NAHON, « Benjamin de Tudèle », in *Dictionnaire du judaïsme, Encyclopaedia universalis* (éd.), Paris, Albin Michel, 1998, p. 108-110.

14 Pour une présentation d'Eliakim Carmoly et de son œuvre, voir *infra*, p. 35-36.

15 E. CARMOLY, *Notice historique sur Benjamin de Tudèle*, Bruxelles, Kiessling, 1852, p. 11-12.

Alors que les itinéraires juifs, habituellement apparentés au pèlerinage (tout comme le sont ceux des chrétiens), ne présentent qu'un faible intérêt pour la société des Gentils, c'est-à-dire des non-juifs, le récit de Benjamin de Tudèle constitue presque a contrario une mine d'informations plus générales sur le XII^e siècle, nous renseignant notamment sur les situations politiques et les faits historiques des pays qu'il traverse, tout en apportant certains éléments de détail au paysage mercantile de la Méditerranée. Benjamin fait preuve d'une grande curiosité pour l'environnement dans lequel il observe ses coreligionnaires.

Les puissances politiques et leurs détenteurs sont ainsi reconnus¹⁶ : à son arrivée à Rome, Benjamin mentionne le pontificat d'Alexandre III (1159-1181) lorsqu'il nous précise que certains juifs de la communauté sont au service de « ce grand prince, qui est établi sur toute la religion d'Édom »¹⁷. Avant cela, il faut allusion au mode d'auto-gouvernement particulier des communes italiennes, dont les « habitants n'ont point de roi ou de prince qui domine sur eux. Mais ils ont des juges qu'ils établissent selon leur bon plaisir. Ils ont chacun une tour à leurs maisons, d'où dans les temps de leurs divisions, ils se font la guerre les uns aux autres »¹⁸. Les tensions entre les différentes cités de la péninsule se ressentent également lorsqu'à Pise, ennemie de Gênes, il « compte environ dix mille Tours aux maisons des citoyens »¹⁹, ou lorsqu'il remarque que Salerne est « enceinte d'une muraille tant du côté de la terre que du côté de la mer [et que] sur le haut de la montagne, il y a une bonne forteresse »²⁰. Benjamin rapporte également différents règnes qui prévalent alors en Orient : l'empereur byzantin Manuel I^{er} Comnène (1143-1180) à Constantinople²¹, où se trouve

16 Pour une analyse des différentes formes de gouvernement mentionnées chez Benjamin de Tudèle, se reporter à l'introduction de M. A. SIGNER in *The itinerary of Benjamin of Tudela, Travels in Middle Ages*, New-York, Nightingale Resources / Coldspring, 2005 (1983 pour la 1^{ère} éd.).

17 B. DE TUDÈLE, J.-P. BARATIER (trad.), *Voyages de Rabbi Benjamin, fils de Jona de Tudèle en Europe, en Asie et en Afrique, depuis l'Espagne jusqu'à la Chine*, Amsterdam, Aux dépens de la Compagnie, 1734, p. 20.

18 B. DE TUDÈLE, J.-P. BARATIER (trad.), *Voyages de Rabbi Benjamin...*, *op. cit.*, p. 18.

19 *Ibid.*, p. 19.

20 *Ibid.*, p. 33.

21 *Ibid.*, p. 44.

aussi le « Pape des Grecs »²², c'est-à-dire le patriarche oecuménique²³, primat de l'Église grecque orthodoxe ; sont également signalés le roi Thoros II (1140-1169) « seigneur des montagnes et roi d'Arménie »²⁴ (tandis que Manuel I^{er} préserve le contrôle de la plaine cilicienne), Nur al-Dîn (1146-1174), « roi des Togarmites ou des Turcs »²⁵ ayant conquis Damas en 1154, Al-Mustanjid (1160-1170) à Bagdad qui est le « calife Emiralmunim [Émir al-Mumnin] ou Commandeur des fidèles de la famille des Al-Abbassides...»²⁶ et dont Benjamin rapporte tous les rituels qui l'entourent, notamment lors de la procession du Ramadan²⁷. L'instabilité d'un si grand pouvoir est perceptible lorsqu'il est précisé que le calife « résolut de faire enchaîner toute sa famille afin qu'ils ne s'élèvent plus contre le grand roi »²⁸, faisant directement écho aux morts violentes des califes abbassides, ou encore quand Benjamin parle en Égypte des « rebelles » sujets du calife fatimide Al-Adid (1160-1171), dernier de la dynastie, avec lequel il y a « une inimitié perpétuelle »²⁹. Les relations avec les juifs semblent en revanche prospères, l'autorité de l'Exilarque ou « Chef de la Captivité » sur l'ensemble des communautés étant imposée et reconnue par le calife lui-même, aussi bien à Bagdad qu'en Égypte.

Aux portes de l'Occident, à Palerme, Benjamin mentionne le palais du roi Guillaume II de Sicile (1169-1189) et la forteresse où réside son gouverneur et vice-roi³⁰, Étienne de Rotrou, nommé chancelier sous la régence de Marguerite de Sicile et également archevêque. Enfin, le roi de France, Louis VII (1137-1180), est évoqué dans le passage final sur Paris³¹.

22 *Ibid.*, p. 46.

23 Le patriarche de Constantinople était soit Luc Chrysobergès (1159-1170), soit Michel III d'Anchialos (1170-1178), selon l'année où s'y trouvait Benjamin.

24 B. DE TUDÈLE, J.-P. BARATIER (trad.), *Voyages de Rabbi Benjamin...*, op. cit., p. 56-57.

25 *Ibid.*, p. 113-114.

26 *Ibid.*, p. 137.

27 *Ibid.*, p. 142-144.

28 *Ibid.*, p. 142.

29 *Ibid.*, p. 224-225.

30 *Ibid.*, p. 241.

31 *Ibid.*, p. 246.

Outre les occurrences relatives aux souverains des « Nations », le *Sefer Massa'ot* contient les noms de tribus que l'on ne retrouve pas ou peu chez les autres auteurs de l'époque. Celui des « Alchashishins »³² ou « Al-Chafchifchins »³³ renverrait à la secte néo-ismaïlienne des Assassins (les Nizârites dans les chroniques arabes), localisée dans les montagnes de Syrie et d'Iran et ainsi appelée par les Francs, témoins de leurs activités terroristes, donnant par la suite le sens courant de ce terme³⁴. Le « vieillard » qui les dirige renvoie au plus célèbre de leurs chefs, Râshid al-dîn Sinân, prenant le nom de « Vieux de la montagne ». Benjamin a peut-être entendu parler des Nizârites par l'intermédiaire de Croisés, ayant recours à leurs épithètes pour les désigner. Le récit comporterait également la première occurrence non-arabe des Druzes³⁵, lorsqu'il évoque les « Dogziens » sur le mont Hermon en Syrie, une autre secte dérivée de l'ismaélisme et née au XI^e siècle autour du calife fatimide al-Hâkim³⁶. Enfin, Benjamin nous parle des Oghouzes³⁷ (« Copher Al Tourc »), ancêtres des Turcs. Cette peuplade, apparentée de par leur description physique aux Mongols, avec « au lieu du nez, [...] deux petits trous par lesquels ils respirent »³⁸, avança progressivement sur les terres du califat abbasside. Une fois de plus, Benjamin aurait pu récupérer ce genre d'informations auprès des Croisés et autres voyageurs chrétiens du Moyen-Orient, qui s'enthousiasmèrent au XII^e siècle de ces victoires sur les musulmans, en s'imaginant au-delà de la Perse un royaume conquis par un certain prêtre Jean³⁹.

32 *Ibid.*, p. 63.

33 *Ibid.*, p. 177.

34 Article « Assassins », in J. et D. SOURDEL, *Dictionnaire historique de l'Islam*, Paris, Quadrige / PUF, 2004 (1996 pour la 1^{ère} éd.), p. 111.

35 J. SIBON, « Benjamin de Tudèle, géographe ou voyageur ? Pistes de relecture du *Sefer massa'ot* » in H. BRESC et E. TIXIER DU MESNIL (dir.), *Géographes et voyageurs au Moyen Âge*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Ouest, 2010, p. 219.

36 Article « Druzes », in J. et D. SOURDEL *Dictionnaire historique de l'Islam*, *op. cit.*, p. 253-254.

37 Article « Oghuz », *Ibid.*, p. 631.

38 B. DE TUDÈLE, J.-P. BARATIER (trad.), *Voyages de Rabbi Benjamin...*, *op. cit.*, p. 193.

39 M. N. ADLER, *The itinerary of Benjamin of Tudela*, Londres, Presses universitaires d'Oxford, 1907, introduction.

Plus que de témoigner de l'engagement des juifs dans le commerce méditerranéen, Benjamin de Tudèle nous donne l'ampleur générale des flux qui s'ouvraient aux marchandises et aux hommes à cette époque. Il précise alors certaines villes comme centres de confluence, telles que Barcelone, Montpellier, Gênes, Amalfi, et bien sûr Constantinople, où l'importance des transactions peut se mesurer à la somme journalières des taxes perçues, qui monterait « à vingt mille florins d'or par jour, tant ce qui provient des impôts, sur les boutiques, sur les hôtelleries et sur les places de marché, que de ceux que payent les marchands, qui y abordent de tous côtés par mer et par terre »⁴⁰. Benjamin mentionne également Tyr, Acre, Ascalon, l'île de Nègrepont et celle de Kish, dans le golfe persique, où les « gens de Sinear, d'Al-Yémen et de Perse y apportent toutes sortes d'habits de soie et de pourpre, du lin de rivière, du chanvre, de la laine, du blé, de l'orge, du millet, de l'avoine et de toutes sortes de vivres et de légumes dont ils font négoce entr'eux »⁴¹, faisant ainsi référence au commerce entrepris avec l'Inde ; et puis Alexandrie, où là aussi « on y apporte des marchandises des Indes, toutes sortes d'aromates que les marchands iduméens achètent »⁴². Le commerce transsaharien n'est pas oublié, avec les caravanes traversant le désert aride pour transporter « du fer, du cuivre, du sel et de toutes sortes de fruits et légumes. C'est de là aussi qu'on apporte l'or et les pierres précieuses »⁴³. Autres richesses évoquées dans le Livre des Voyages, le poivre noir (avec toute la technique de préparation en amont), la cannelle et le gingembre sur la côte de Malabar en Inde⁴⁴, le musc issu de la chasse dans les forêts perses⁴⁵, le corail pêché à Trapani⁴⁶ et le pétrole gisant à Pozzuoli⁴⁷. Les échanges ne concernaient pas uniquement les produits exotiques mais aussi les hommes, qui affluaient dans certains ports d'Italie et de Sicile, tels que Trani ou Messine, pour se rendre en Terre sainte.

40 B. DE TUDÈLE, J.-P. BARATIER (trad.), *Voyages de Rabbi Benjamin...*, op. cit., p. 49.

41 *Ibid.*, p. 200.

42 *Ibid.*, p. 237.

43 *Ibid.*, p. 222-223.

44 *Ibid.*, p. 206-207.

45 *Ibid.*, p. 175.

46 *Ibid.*, p. 242.

47 *Ibid.*, p. 30-31.

Benjamin de Tudèle nous renseigne ainsi sur les puissances politiques et religieuses dont il est plus ou moins familier ainsi que sur les grandes lignes de circulation qui prévalaient sur un espace qu'il semble avoir recouvert, en terme de superficie, de manière inédite.

1.1.2 L'espace parcouru : le « Marco Polo juif »

Tandis que la relation de Pétahia de Ratisbonne laisse entendre un itinéraire allant de l'Allemagne jusqu'à la Grèce, en passant par la Pologne, la Russie, l'Arménie, l'Irak, la Syrie et la Palestine⁴⁸, et que celles de Jacob ben Natanael Hacoheh et de Samuel ben Samson sont circonscrites à la Terre sainte⁴⁹, Benjamin a quant à lui parcouru l'ensemble du bassin méditerranéen, jusqu'à atteindre les confins de la Perse. Son itinéraire peut être reconstitué par les mentions successives des villes, avec les distances en nombre de journées, tandis que les descriptions physiques restent maigres⁵⁰. Les fleuves et les monts servent parfois à situer les localités : l'Èbre à Saragosse, le Rhône à Bourg Saint-Gilles, le Tibre à Rome, le mont Parnasse pour la ville grecque de Crissa, le mont Hermon pour Damas, le Tigre et l'Euphrate à Bagdad et pour d'autres bourgades environnantes... Mis à part un certain intérêt pour l'approvisionnement en eau, de manière naturelle comme les habitants d'Alep qui ne boivent que de l'eau de pluie⁵¹, ou à partir d'installations hydrauliques tels que « fontaines », canaux ou bassins (il détaille par exemple avec attention le procédé de mesure de la crue du Nil⁵²), Benjamin ne se soucie guère des conditions géographiques des contrées traversées.

48 H. HARBOUN, *Les voyageurs juifs du Moyen Âge, XII^e siècle...*, op. cit., p. 143. Eliakim Carmoly, qui a publié une traduction française du *Sibbub'Olam (Tour du monde)* ne rejette pas l'éventualité qu'il ait parcouru un plus grand nombre de contrées, par la suite supprimées lors de la rédaction du texte abrégé de ses voyages : E. CARMOLY *Tour du monde ou voyages du rabbin Pétachia de Ratisbonne dans le douzième siècle*, Paris, Imprimerie Royale, 1831, p. 4.

49 Ils passèrent à Hebron, Jérusalem, Tibériade, Sichem ou encore Meron : E. N. ADLER, *Jewish Travellers*, op. cit., p. 92-99 pour Jacob ben Natanael Hacoheh et p. 103-110 pour Samuel ben Samson.

50 J. SIBON, « Benjamin de Tudèle, géographe ou voyageur ? ... », op. cit., p. 214.

51 B. DE TUDÈLE, J.-P. BARATIER (trad.), *Voyages de Rabbi Benjamin...*, op. cit., p. 126.

52 *Ibid.*, p. 228.

Présent sur trois continents, l'Europe, l'Asie et l'Afrique, Benjamin de Tudèle serait le premier occidental, un peu moins d'un siècle avant Marco Polo, à mentionner la Chine, qu'il nomme « terre d'Al-Tzin, qui est à l'extrémité de l'Orient »⁵³ et dont l'ancestrale légende qu'il relate à propos des marins de la mer de Nikpha⁵⁴, se jetant à l'eau avec des peaux de bête pour en être tirés par les aigles jusqu'à la terre ferme, témoigne des grandes difficultés de navigation. Pour autant, la poursuite de son voyage après Bagdad reste beaucoup plus hypothétique. Les renseignements qu'il rapporte sur ces régions des Indes (côte du Malabar, île de Ceylan) et « contrées du Thibeth »⁵⁵ proviendraient plus d'informations recueillies dans la capitale abbasside cosmopolite, de la bouche d'autres voyageurs ayant visité ces pays, de même pour la côte éthiopienne. Benjamin serait plutôt descendu vers le golfe persique pour atteindre directement l'Égypte et enfin prendre le chemin du retour par la Sicile⁵⁶. Ce qui est certain et qui nous intéresse avant tout pour le cadre de l'étude ici menée, c'est que Benjamin a bien voyagé sur la côte nord méditerranéenne. Le reste de l'itinéraire, construit par étapes⁵⁷, authentiques ou non, en dit long sur la représentation spatiale du judaïsme, dont les origines restent ancrées en Orient, et sur ce désir universaliste d'intégration de toutes les terres que l'on sait habitées par des communautés juives.



53 *Ibid.*, p. 213.

54 *Ibid.*, p. 213-216.

55 *Ibid.*, p. 150.

56 P. HADDAD, « Benjamin de Tudèle : le Marco Polo juif, une vie de voyages », *Akadem* [En ligne]. <URL : <http://www.akadem.org/medias/documents/BenjamindeTudele-Doc3.pdf>>. Ce document électronique offre un bon condensé des différentes étapes du voyage de Benjamin de Tudèle et donne l'itinéraire le plus probable effectué en Orient.

57 Juliette SIBON parle ainsi de « boucles de voyage » insérées dans le récit : « Benjamin de Tudèle, géographe ou voyageur ? ... », *op. cit.*, p. 214.

THE TRAVELS OF BENJAMIN OF TUDELA:

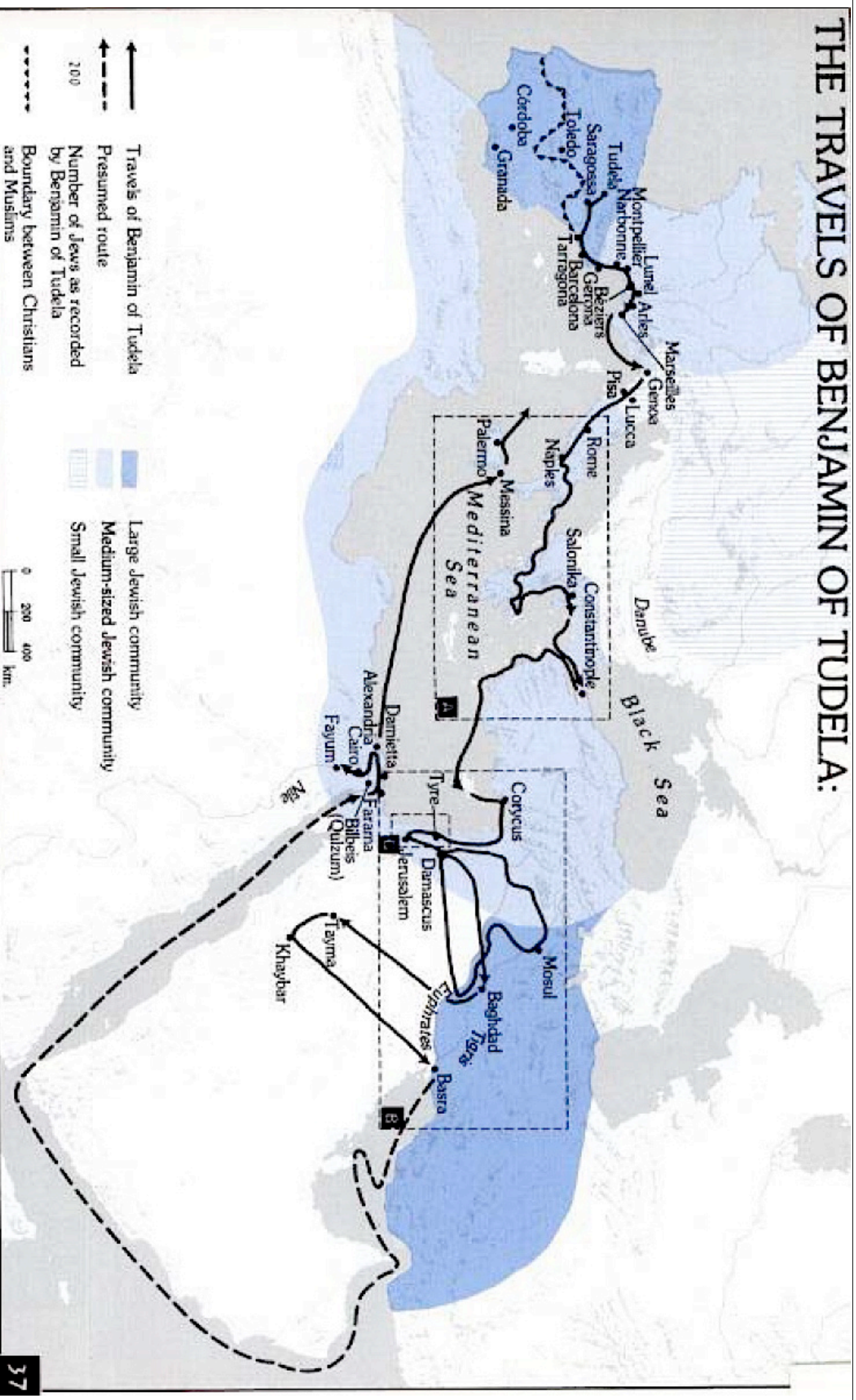


Illustration 1: Carte de l'itinéraire de Benjamin de Tudèle (tirée de M. N. ADLER, *The itinerary of Benjamin of Tudela : critical text, translation, and commentary*, Londres et New-York, H. Frowde – Presses universitaires d'Oxford / P. Feldheim, 1907)

1.2 Questionnements de forme

1.2.1 Le(s) motif(s) du voyage

Nous l'avons bien constaté, de par toutes les données exposées ci-dessus, le voyage de Benjamin de Tudèle dépasse celui qui était habituellement entrepris pour l'Aliyah, ou « départ » vers la Terre sainte, afin de se recueillir sur les tombeaux saints d'ancêtres et y mourir, vœu que formule Jacob ben Natanaël Hacoheh à la fin de son récit⁵⁸. Pour autant, l'objectif du périple de Benjamin reste indéterminé, aucune des diverses thèses qui purent être exposées ne donnant entière satisfaction. Peut-être serait-il parti à la recherche de terres plus hospitalières, en ces temps marqués par le souvenir des persécutions almohades et des massacres attisés par le départ aux croisades ; peut-être partait-il pour des affaires de négoce, comme pouvaient le penser plusieurs érudits du XIX^e siècle. Il y a quelques temps déjà, une sorte de but « didactique ou édifiant », en lien avec la littérature de consolation a été mis en avant, face à un exil interminable qui serait alors compensé par la découverte de communautés jouissant d'une entière indépendance et menant une vie d'étude et de prière⁵⁹.

Quoiqu'il en soit, cette incertitude résulte du peu de renseignements obtenus sur le voyageur, que l'on ne connaît en fait qu'au travers de son œuvre. Le titre nous informe à minima sur ses origines : ce juif, dont le père se nommait Jona, est probablement né autour de 1130 et a grandi à Tudèle. Cette cité de Navarre fut reprise aux musulmans par Alphonse I^{er} en 1119 et possédait une communauté juive très nombreuse et active, notamment dans la gestion de l'eau⁶⁰ (ce qui viendrait expliquer l'attention portée par notre voyageur à cet élément). Sa maîtrise de l'arabe, que les spécialistes ont repéré dans certaines formes imprégnant sa langue d'écriture, le rattache bien à l'univers culturel judéo-arabe d'*Al-Andalus*⁶¹, dans lequel la ville

58 « As I have been privileged to write about the Holy Land, so may I be privileged to go there and die there » : E. N. ADLER, *Jewish Travellers*, *op. cit.*, p. 99.

59 « Signer introduction », *The itinerary of Benjamin of Tudela, Travels in Middle Ages*, *op. cit.*

60 B. LEROY, *La Navarre au Moyen Âge*, Paris, Albin Michel, 1984, p. 111 et p. 115.

61 « Signer introduction », *op. cit.*

prospéra pendant presque deux siècles. Le terme de rabbi qui lui est attribué laisse deviner un bagage intellectuel important, acquis au fil d'études. Sa culture historique qui transparaît dans ses descriptions monumentales à Rome, ainsi que son appréhension judicieuse des coutumes et des mœurs propres aux pays traversés ne fait que le confirmer ; de même pour sa solide culture biblique, constatée au travers de nombreuses réminiscences, notamment dans la dénomination de certains lieux. Le mont Gaas est ainsi tiré du Livre de Josué (XXIV : 30) pour la ville de Montpellier⁶² tandis que la terre de Pul (Esaïe, LXVI : 19) est assimilée à la Pouille⁶³. Il parle du fleuve Phison, au pays de Koush, tous les deux mentionnés dans la Genèse et désignant le Nil au sud de l'Égypte. Il évoque également le mythique fleuve Gozan, lorsqu'il passe dans l'ancienne Médie, faisant ainsi référence à un verset du Livre des Rois. Il reprend par ailleurs les Écritures lorsqu'il veut suggérer la prospérité des Grecs, qu'il appelle aussi « Javanites »⁶⁴ (Genèse, X), « mangeant et buvant chacun sous sa vigne et chacun sous son figuier »⁶⁵ (Rois, IV). Son profil pourrait tout autant s'apparenter à celui d'un étudiant, parti à la rencontre des sommités talmudiques, afin de parfaire ses connaissances ou collecter des fonds pour l'école de sa communauté natale.

Le mystère qui entoure cet homme et sur ce qui a pu diriger son périple invite par ailleurs à se questionner sur le processus même de la rédaction de son œuvre.

1.2.2 La construction de l'Itinéraire : entre authenticité et véracité

Plusieurs caractéristiques se retrouvent dans la typologie des récits de voyages juifs⁶⁶ : une énonciation à la première personne⁶⁷, un respect de l'ordre chronologique

62 É. CHARTON, *Voyageurs anciens et modernes ou Choix des relations de voyages : avec biographies, notes et indications iconographiques*, vol. 2, Paris, Magasin pittoresque, 1854, p. 160.

63 B. DE TUDÈLE, J.-P. BARATIER (trad.), *Voyages de Rabbi Benjamin*, op. cit., p. 34.

64 *Ibid.*, p. 44.

65 *Ibid.*, p. 50 .

66 Les caractères typologiques suivants sont tirés d' A. GRABOÏS, *Les Sources hébraïques médiévales...*, op.cit., pp. 27-28.

67 Il est à remarquer que le récit de Péthahia de Ratisbonne fut rédigé à la troisième personne, probablement par l'un de ses compagnons de voyage : E. CARMOLY, *Tour du monde...*, op. cit., p. 5 ;

reliant temps et espace parcouru et un style concis. Tandis que les deux dernières caractéristiques sont valables pour les Voyages de Benjamin de Tudèle, la dimension personnelle de l'expérience retracée laisse à désirer, avec un « je » plutôt rare⁶⁸. La désignation même de l'œuvre comme un « itinéraire », dont le but initial revient à guider les futurs voyageurs prenant la route, peut être de même remise en question puisque, comme il l'a été dit ci-dessus, les indications géographiques restent pauvres.

Les questionnements quant à la « nature véritable » du *Sefer massa'ot*⁶⁹ peuvent à la fois porter sur la construction du récit, apparentée à un « agrégat de notices »⁷⁰ avec une irrégularité de style, sur les destinataires de ce témoignage qui se doit d'être à la fois crédible, factuel et éloquent, ainsi que sur les sources mobilisées⁷¹, auprès des géographes arabes (Muqaddasi, Idrisi, Mas'udi) et de la littérature juive (Abraham ibn Ezra, Flavius Josèphe, le *Sefer Yossipon* ou encore la *Tradition des Pieux de la Terre d'Israël*⁷² pour la description des tombeaux en Terre sainte).

Les réflexions propres à l'écriture même de cette source restent l'objet d'un infini débat qui n'enlève pour autant rien à la véracité des faits énoncés. Les quelques éléments exposés ci-dessus permettent de comprendre que le *Sefer Massa'ot* contient nécessairement une logique de composition, de ré-écriture. Ce qui doit donc déjà nous préparer à une méthode d'analyse particulière, vis-à-vis d'un discours qui vise à partager une certaine expérience, à en conserver le souvenir, et ce d'après certains choix. Et c'est cette sélection, qui cible en grande partie les écoles talmudiques, qui se trouve au coeur de notre étude.

H. HARBOUN, *Les voyageurs juifs du Moyen Âge, XII^e siècle...*, op. cit., p. 144.

68 Le pronom personnel n'est employé que lorsque Benjamin part de Saragosse (B. DE TUDÈLE, J.-P. BARATIER (trad.), *Voyages de Rabbi Benjamin...*, op. cit, p. 3) puis lorsqu'il rapporte trois légendes, à Rome (*Ibid.*, p. 26), à Jérusalem (*Ibid.*, p. 97) et en Perse (*Ibid.*, p. 199).

69 C'est le sujet du chapitre d'ouvrage écrit par Juliette Sibon, intitulé « Benjamin de Tudèle, géographe ou voyageur ? Pistes de relecture du *Sefer massa'ot* » (op. cit).

70 C'est le parti de Juliette Sibon mais également de la *Jewish Encyclopedia* au début du XX^e siècle, dans son article « Benjamin de Tudela » [En ligne].

71 J. SIBON, « Benjamin de Tudèle, géographe ou voyageur ?... », op. cit., p. 212.

72 E. CARMOLY, *Notice historique sur Benjamin de Tudèle...*, op. cit., p. 11. La *Kabbala sadique Erez Israël* constituerait également le modèle d'inspiration d'autres voyageurs juifs.

La partialité du récit n'a en tout cas pas empêché sa transmission, précoce et très prolifique.

2 Retour sur une longue activité de transmission⁷³

2.1 Les copies manuscrites⁷⁴

La diffusion du *Sefer Massa'ot* fut continue, et ce avant même ses éditions imprimées puisque que l'on peut compter plusieurs copies manuscrites conservées⁷⁵, sûrement plus nombreuses à circuler au cours du Moyen Âge. Le plus ancien manuscrit remonte au XIII^e siècle, acquis par le British Museum en 1865, au sein de la collection Almanzi, grand bibliophile juif italien qui réunit un nombre plus qu'élevé de livres et de manuscrits hébraïques. Il fut redécouvert par Marcus Nathan Adler, lorsqu'il entreprit son édition anglaise des *Voyages* en 1907.

C'est également au cours des XIII^e-XIV^e siècles qu'aurait été ajoutée une préface, par un anonyme ayant par ailleurs divisé le récit en chapitres et ajouté quelques passages, notamment sur la France et l'Allemagne⁷⁶. Cette préface semble avoir pour but de poser les fondements de l'autorité de Benjamin de Tudèle⁷⁷, de par son érudition et son honnêteté, et usant de deux types de sources hiérarchisées, avec d'abord ce qu'il vit (l'*experientia* bénéficiant d'une traditionnelle primauté) puis les témoignages qu'il retint.

73 Pour cette partie, je me suis largement appuyée sur le travail d'Eliakim Carmoly qui, dans cinq parties sur les douze structurant sa *Notice historique sur Benjamin de Tudèle*, fait un état des copies manuscrites et surtout des éditions imprimées des *Voyages* du XIV^e au XVIII^e siècle.

74 Pour une recension complète des copies manuscrites du *Sefer Massa'ot*, voir A. DAVID, « Jewish Travelers from Europe to the Eath, 12-15 centuries » in *Miscelanea de Estudios Arabes y Hebraicos* (MEAH), *Seccion Hebreo* [En ligne], 62, 2013.

<URL : <http://www.meahhebreo.com/index.php/meahhebreo/rt/prINTERfriendly/278/294>>.

75 La liste nous en est donnée par Marcus Nathan Adler, dans la collation introduisant son édition anglaise des *Massa'ot* : partie « Bibliography », *The Itinerary of Benjamin of Tudela...*, *op. cit.*

76 E. CARMOLY, *Notice historique...*, *op. cit.*, p. 12.

77 J. SIBON, « Benjamin de Tudèle, géographe ou voyageur ?... », *op. cit.*, p. 212.

Plusieurs copies du XV^e-XVI^e siècles nous sont connues. Celui que l'on désigne comme le « manuscrit romain », conservé à la bibliothèque Casanatense⁷⁸, fut copié par Isaac de Pise dans les années 1429-1430 ; une autre copie sur parchemin, faite par Isaac Dalbari, remonte à août 1455⁷⁹, et une troisième sur papier à la fin du XV^e-début du XVI^e siècle⁸⁰. Enfin, quelques fragments sont contenus dans la collection Oppenheim (un autre bibliophile, ayant vécu à la fin du XVII^e - début du XVIII^e siècle), à la bibliothèque bodléienne⁸¹.

Ces différentes copies viennent attester l'utilisation de l'œuvre de Benjamin par des savants juifs espagnols et italiens⁸². Une première mention apparaîtrait chez le philosophe valencien Samuel Zarza⁸³, durant la seconde moitié du XIV^e siècle. Isaac Abravanel (1437-1508)⁸⁴, homme de finances, diplomate au service des souverains portugais et espagnols et commentateur biblique, citerait aussi Benjamin de Tudèle ; de même pour le rabbin et prêcheur aragonais Isaac Arama (v. 1420-1494)⁸⁵ ou encore le géographe italien Abraham Farissol (1451-1525/1526)⁸⁶, qui reprend probablement le récit du *Sefer Massa'ot* dans son traité *Iggeret Orehot'Olam*, portant sur les nouvelles découvertes du monde et les histoires merveilleuses rapportées par les voyageurs. Enfin, des chroniqueurs tels qu'Abraham Zacuto (env. 1450 - ap. 1510)⁸⁷, pour son histoire des juifs depuis la Création jusqu'en 1500, ou encore Salomon ibn Verga et

78 27 premières feuilles du codex 3097 (n°216 du catalogue Sacerdote).

79 Citée dans la *Notice historique* d'Eliakim Carmoly, qui en est alors le propriétaire (p. 12).

80 En possession d'Abraham Epstein, un autre rabbin érudit du XIX^e siècle, lorsque cette copie est référencée.

81 MS. Opp. Add. 8° 36 ff. 58-63 (n° 2425 du catalogue Neubauer) ; MS. Opp. Add. 8°, 58 ; fol. 57 ; (n° 2580 du catalogue Neubauer).

82 E. CARMOLY, *Notice historique...*, *op. cit.*, p. 13.

83 Article « Zarza, Samuel ibn Seneh », in *JE* [En ligne].

84 Article « Abravanel (Abrabanel) Isaac ben Yehoudah (1437-1508) », in *Dictionnaire encyclopédique du judaïsme*, G. WIGODER (dir.), S. A. GOLDBERG (trad.) ; Paris, Éd. du Cerf / Robert Laffont, 1996 (1993 pour la 1^{ère} éd.), p. 7-8 ; Article « Abravanel, Abarbanel, or Abrabanel », in *JE* [En ligne].

85 Article « Arama, Isaac ben Moses », *Ibid.*

86 Article « Farissol (Perizol), Abraham ben Mordecai », *Ibid.*

87 Article « Zacuto, Abraham ben Samuel », *Ibid.*

Joseph Ha-Cohen pour leurs histoires sur les persécutions subies par leur peuple, s'appuyèrent également sur Benjamin de Tudèle⁸⁸.

Les copies manuscrites sont rapidement doublées par la mise en impression du *Sefer Massa'ot*.

2.2 De nombreuses éditions imprimées⁸⁹

Le *Sefer Massa'ot* fait partie des quatre milles éditions qui sortirent des presses hébraïques durant le XVI^e siècle⁹⁰. La relation de voyage fait donc partie de ces textes hébreux d'abord imprimés par et pour les juifs, puis diffusés en plusieurs langues auprès d'un public de lettrés attirés par l'orientalisme prémoderne.

2.2.1 Les premières éditions hébraïques : Benjamin de Tudèle dans la florissante imprimerie juive

Les juifs séfarades, très vite familiarisés à cette nouvelle technologie que représente l'imprimerie, emportèrent leur presses après leur expulsion d'Espagne et du Portugal vers les terres de refuge, c'est-à-dire en Italie et dans les grandes villes de l'Empire ottoman⁹¹, où ils jouirent d'une suprématie économique tout au long du XVI^e siècle. C'est d'ailleurs à Constantinople, lieu des éditions princeps des manuscrits transportés dans leur exil, que sort celle de Benjamin de Tudèle, en 1543. Elle est assurée par Eliéser ben Gerson Soncino⁹², le dernier de cette grande famille italienne d'imprimeurs, tirant son nom d'une ville située dans le duché de Milan où fut installé

88 E. CARMOLY, *Notice historique...*, *op. cit.*, p. 12-13 ; J. Sibon, « Benjamin de Tudèle, géographe ou voyageur ?... », *op. cit.*, p. 209.

89 Se reporter à la table des éditions p. 29-32.

90 L. FEBVRE, H.-J. MARTIN (dir.), *L'apparition du livre*, éd. électronique par D. BRUNET [En ligne], p. 404. <URL : http://classiques.uqac.ca/classiques/febvre_lucien/apparition_du_livre/apparition_du_livre.html>.

91 À propos du développement prospère de l'imprimerie juive grecque, voir L. DROULIA, « L'imprimerie grecque : naissance et retards », in F. BARBIER, A. PARENT-CHARON, F. DUPUIGRENET DESROUSSILES, C. JOLLY et D. VARRY, *Le livre et l'historien : études offertes en l'honneur du Professeur Henri-Jean Martin*, Genève, Droz, 1997, p. 337.

92 Article « Soncino », in *JE* [En ligne].

leur premier atelier à partir de 1483, pour ensuite être de nombreuses fois déplacé dans le sud de la péninsule et enfin transféré à partir de 1530 dans l'Empire ottoman, à la fois dans la capitale et à Salonique (1532-1533). Le fait que les *Massao't* de Benjamin de Tudèle figurent parmi les travaux d'impression de cette maison réputée pour sa grande qualité typographique constitue une autre clé de lecture pour déterminer la valeur qui pouvait être accordée à cette œuvre⁹³.

En septembre 1555, une autre édition, d'après une copie un peu différente que celle utilisée par Soncino⁹⁴, sort de l'atelier de Ferrare, alors dirigé par Abraham Usque, le même qui imprima la Bible espagnole (dite « d'Usque » ou « de Ferrare ») deux ans plus tôt. Israël Sifroni, directeur de l'imprimerie de Bâle et de Fribourg en Brisgau, en fit une réimpression avec quelques modifications, sûrement pour passer la censure, changeant le surnom de « R. Samuel le vieux » (*ha-sakan*) en « R. Samuel le Chantre » (*ha-chasan*), et qui devient sa marque de reconnaissance⁹⁵.

Les XVI^e-XVII^e siècles, qui sont ceux des humanistes, sont marqués par la collaboration de savants linguistes et d'imprimeurs pour répondre à une demande accrue de traduction et de diffusion des textes, notamment hébreux, qui était alors redécouverts. Celui de Benjamin fut concerné, probablement pour illustrer plusieurs travaux élémentaires de géographie orientale et nourrir un goût prononcé pour la littérature de voyage. Néanmoins, le succès qu'il rencontra dans l'activité éditoriale ne signifiait pas que ceux qui s'attelaient à « l'étude de Benjamin » adhéraient à l'authenticité de ses propos, conduisant alors à une longue phase de discrédit.

93 À propos de la place essentielle de l'imprimerie dans l'activité culturelle juive, pour les temps modernes, voir A. SALAH, « Les Lumières : le siècle d'or de l'imprimerie hébraïque en Italie », in *Cahiers du Judaïsme*, n°22, 2007, p. 114-123.

94 E. CARMOLY, *Notice historique...*, *op. cit.*, p. 14.

95 *Ibid.*, p. 16.

2.2.2 Les éditions latines et européennes : une diffusion qui tourne au désavantage

La toute première édition latine par Arias Montanus (1527-1598)⁹⁶ est mise sous presse en 1575 par un non-juif, Christophe Plantin (1514/1520-1589)⁹⁷, propriétaire de la célèbre officine « Au compas d'or » à Anvers. Le dominicain spécialiste des langues orientales et l'imprimeur de renom, tous deux au service de Philippe II d'Espagne, le premier comme chapelain du roi et le second comme architypographe, avaient déjà collaboré ensemble quelques années auparavant pour la *Biblia regia*, bible polyglotte commandée par le souverain. Une deuxième édition latine est l'œuvre de Constantin l'Empereur (1580-1648)⁹⁸ pour la traduction (ce docteur en théologie était un spécialiste de langue et de littérature hébraïques, qu'il enseigna à Harderwyck puis à Leyde) et de la grande maison typographique Elzévier à Leyde, pour l'impression.

Ce sont ces versions latines qui ouvrirent la porte à partir du XVIII^e siècle aux nombreux éditions et abrégés en langues européennes par des non-hébraïsants. Pour donner quelques exemples, Jean Bara publia en 1666 une version hollandaise des Voyages⁹⁹ d'après Constantin l'Empereur, à la suite de sa traduction de l'œuvre du kabbaliste Manasse ben Israël¹⁰⁰, ce dernier s'étant lui-même intéressé à Benjamin¹⁰¹ ; Jacques Basnage en fait un abrégé, toujours à partir de l'Empereur, dans son *Histoire des Juifs* et, quoiqu'en y émettant un jugement assez négatif, contribue à le rendre

96 BnF, Notice d'autorité personne n°FRBNF11989535 [En ligne].

<URL : <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb11989535q/PUBLIC>>.

97 BnF, Notice d'autorité personne n°FRBNF12522917 [En ligne].

<URL : <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb12522917d/PUBLIC>>.

98 Entrée « Constantin l'Empereur », in J.-N. PAQUOT, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas, de la principauté de Liège, et de quelques contrées voisines*, vol. 1, Louvain, Imprimerie Académique, 1765, p. 323-324.

99 J. BARA (trad.), *De reyzen van R. Benjamin van Tudela in de drie deelen der welt int nederduyts overgeschreeven door Jan Bara* (Les Voyages du rabbin Benjamin de Tudèle, traduits en hollandais, par Jean Bara), Amsterdam, J. Rex., 1666.

100 J.-N. PAQUOT, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire...*, op. cit., p. 101.

101 E. CARMOLY, *Notice historique...*, op. cit., p. 20.

populaire auprès des littéraires¹⁰². Des éditions allemandes et anglaises sont également publiées selon le même principe. Ce mode de transmission du texte des Voyages entraîna celle des nombreuses erreurs commises par les latinistes et qui vinrent disqualifier le récit initial ainsi que son auteur. Éliakim Carmoly, qui considère Constantin l'Empereur comme « l'interprète qui a fait le plus de mal à la réputation de Benjamin de Tudèle »¹⁰³, recense près d'un millier de bévues dans la traduction de celui-ci ! Le fait que la majorité des intéressés de l'époque se soit peu souciée des procédés de traduction utilisés et des éventuels non-sens accumulés s'explique par une curiosité orientaliste superficielle, limitée à l'exotisme des toponymes et aux histoires fabuleuses contenues dans ce type de récit.

La reproduction systématique des erreurs, entraînant une certaine incompréhension, finit par attiser un certain scepticisme. Certains utilisèrent même Benjamin de Tudèle pour exalter un antijudaïsme toujours présent, notamment l'allemand Eisenmenger dans son *Judaïsme dévoilé*¹⁰⁴. Un Français sembla pourtant bien faire exception : Eusèbe Renaudot qui, dans la préface de ses *Anciennes Relations des Indes et de la Chine* (Paris, 1718), revient sur la désignation de Benjamin comme un « auteur méprisable » et parle du caractère erroné des versions latines de Montanus et de L'Empereur¹⁰⁵. Il parvient à souligner certains noms imaginaires donnés dans les textes de ces derniers. Ses observations demeurent cependant dans le silence et il faut encore attendre vingt ans pour qu'un autre érudit se lance dans une traduction directement basée sur le texte hébreu, une démarche quelque peu nouvelle qui convaincra de relire les Voyages sous un meilleur jour.

102 *Ibid.*, p. 21.

103 E. CARMOLY, *Notice historique...*, *op. cit.*, p. 18.

104 *Ibid.*, p. 21.

105 Les propos d'Eusèbe Renaudot sur Benjamin de Tudèle sont reportés par Eliakim Carmoly dans sa *Notice historique* (p. 22-23).

2.2.3 La traduction de Jean-Philippe Baratier (1734) : l'amorce d'une réhabilitation

Né le 19 janvier 1721 à Schwobach¹⁰⁶ d'un père pasteur, la courte vie de Jean-Philippe Baratier est marquée par la maladie mais aussi et surtout par une certaine notoriété en tant qu'enfant prodige. Entre 3 et 5 ans, il assimile parfaitement le français, l'allemand, le latin et le grec (il maîtrise par la suite l'arabe, le syriaque, le chaldéen), selon une méthode d'apprentissage dénotant du système scolaire classique (qu'il n'intégra pas) et marquée par une dimension de divertissement, rapportée par ses proches qui le

voyaient « badiner » à la lecture de textes. Pris d'une « fureur des Rabbins », « la langue hébraïque [lui] plaisant beaucoup »¹⁰⁷, il élabore un dictionnaire d'hébreu puis entreprend à partir de 1731, à l'âge de 10 ans donc, et sur conseil de son père souhaitant voir son écriture s'améliorer¹⁰⁸, la traduction des Voyages de Benjamin de Tudèle, qu'il termine un an plus tard. À la suite de ce travail, il dénigre les « Études hébraïques » pour se tourner vers les sciences et la philosophie. Peu avant sa mort en

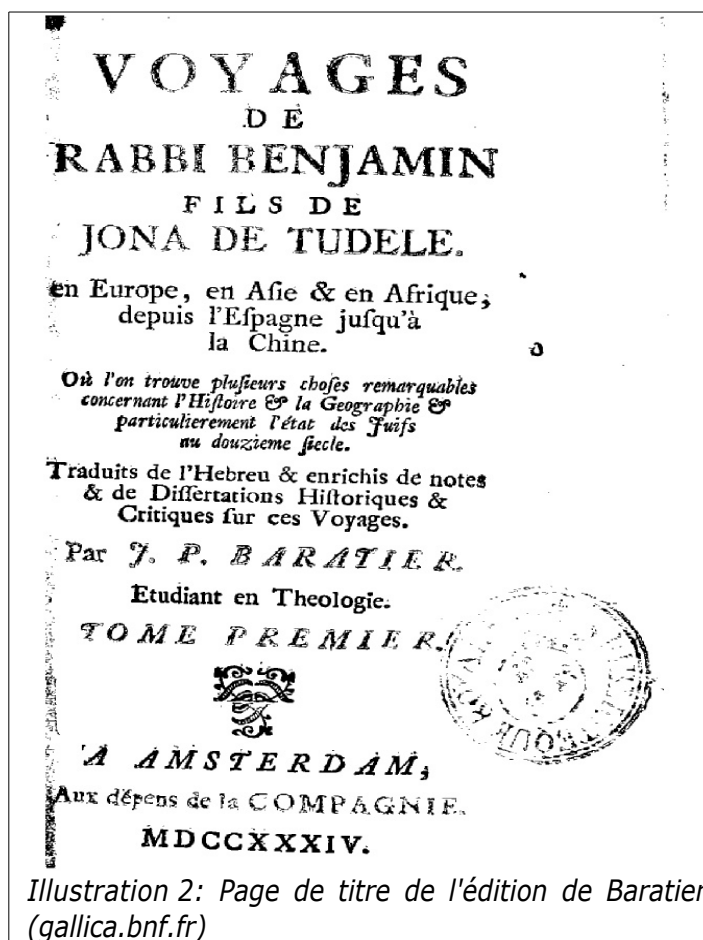


Illustration 2: Page de titre de l'édition de Baratier (gallica.bnf.fr)

106 Localité située dans le Magraviat de Brandebourg-Anspach, en Bavière actuelle (près de Nuremberg).

107 J. FORMEY, *La vie de Mr. Jean-Philippe Baratier*, Francfort-Leipzig, D.-E. Choffin, 1755, p. 7-11.

108 Ce travail ne visa apparemment qu'à « le divertir, dans un temps où sa santé souffroit quelque alteration », comme un exercice de style pour « se donner la peine d'écrire un peu plus proprement qu'il ne faisoit », d'après la préface des Voyages de Rabbi Benjamin, rédigée par François Baratier, père de l'auteur.

1740, il présente notamment un traité sur les longitudes à l'Académie des sciences de Paris et est reçu membre de la Société royale des sciences de Berlin.

Le fait qu'une première version française ait été éditée seulement cinq ans¹⁰⁹ auparavant ne semble pas avoir été un obstacle à l'entreprise de Baratier. Ce dernier entendait bien oublier les traducteurs latins et s'appuyer sur ce qui était probablement une copie de l'édition hébraïque de Sifroni, puisque l'on retrouve bien dans le texte cette occurrence caractéristique de « Samuel le Chantre » à Lunel¹¹⁰. La traduction est divisée en deux volumes. Le premier comporte la version, divisée en vingt-quatre chapitres, suivie d'une liste des rabbins mentionnés dans le récit et d'un récapitulatif du nombre de juifs indiqué par communauté. Le deuxième rassemble les « notes et dissertations », revenant sur certains passages altérés par les « grossièretés » du texte, encore largement attribuées à Benjamin. Le fait qu'il lise la langue hébraïque lui permit effectivement de procéder à plusieurs rectifications et explications, mais son opinion sur Benjamin de Tudèle resta empreinte d'un fort pessimisme. Ce dernier est réhabilité dans la véracité de ses propos, c'est-à-dire dans l'existence réelle des lieux et des personnes cités, mais sans pour autant considérer que ces descriptions résultaient d'une expérience directe et personnelle.

Quoiqu'il en soit, Baratier est considéré comme le traducteur le plus fiable pour la lecture des Voyages en français¹¹¹. À côté de ça, d'autres éditions, encore et toujours basées sur le latin, sortent tout au long du XVIII^e siècle. Outre la longue polémique sur la valeur à accorder au récit de Benjamin de Tudèle, celui-ci a bénéficié d'une longue tradition éditoriale qui se perpétue au siècle suivant, alors que se structurent les sciences humaines. Comment et dans quel(s) but(s) se manifeste alors cet intérêt renouvelé pour le *Sefer Massa'ot* au sein de l'historiographie juive contemporaine ?

109 P. VAN DER AA (éd.), *Recueil de divers voyages faits en Tartarie, en Perse et ailleurs*, 2 vol., Leyde, 1729.

110 B. DE TUDÈLE, J.-P. BARATIER (trad.), *Voyages de Rabbi Benjamin*, op. cit., p. 9.

111 Eliakim Carmoly l'estime d'ailleurs « comme préférable aux autres » : J. LELEWEL, lettre du 7 mai 1845, Bruxelles, publiée dans la *Revue Orientale*, t. III. 1843-1844, p. 274.

Tableau 1 : Les éditions et traductions de Benjamin de Tudèle (1543-1989)

Voici la table (non exhaustive) des éditions hébraïques et traductions en langues européennes du Sefer Massa'ot, élaborée à l'aide de plusieurs travaux de recension bibliographiques¹¹². Les références suivies du sigle [A] concernent les abrégés.

Références		Informations complémentaires
n°		
1	Constantinople, Elieser Soncino, 1543.	Édition princeps avec une préface tirée d'Isaac Abravanel.
2	Ferrare, Abraham Usque, 1555.	Réimpression de l'édition de Constantinople.
3	Bâle / Fribourg-en-Brisgau, Israël Sifroni, 1583.	Édition censurée, basée sur l'édition de Ferrare.
4	Leyde, Bonaventure et Abraham Elzévir, 1633.	Texte hébreu publié seul avec la traduction latine de Constantin l'Empereur (voir n°16).
5	Amsterdam, David Castro de Tartas, 1691.	
6	Amsterdam, Gaspar Steen, 1698.	
7	[lieu et éditeur non renseignés], 1734.	Édition citée par Léopold Zunz (<i>Zeitschrift für die Wissenschaft des Judentums</i> , Berlin, L. Zunz, 1823, p. 130).
8	Altdorf, Jean Adam Hessel, 1762.	Réimpression de l'édition n°4 pour les élèves de Jean André Michel Nagel, professeur de philosophie à l'Université d'Altdorf.
9	Sulzbach, Aaron ben Mechullam Salman, 1783.	Édition faite d'après celle de Constantin l'Empereur.
10	Zolkiew, Gershom ben Zeeb Wolf Lettessis, 1806.	
11	Londres et Berlin, Adolf Asher, 1840-1841.	
12	Varsovie, H. E. Bomberg, 1844.	

112 Sources : É. CHARTON, *Voyageurs anciens et modernes ou Choix des relations de voyages : avec biographies, notes et indications iconographiques*, op. cit., p. 220-222 ; R. FOULCHÉ-DELBOSC, « Bibliographie des Voyages », in *Revue hispanique : recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillians, catalans et portugais*, 3, 1896, p. 7-13 ; E. CARMOLY, *Notice historique sur Benjamin de Tudèle*, op. cit., p. 35-36 ; A. Asher, « Bibliography », in *The Itinerary of Rabbi Benjamin of Tudela*, vol. 1, op. cit., p. 1-26 ; A. David, « Jewish Travelers from Europe to the Eath, 12-15 centuries » in *Miscelanea de Estudios Arabes y Hebraicos (MEAH). Seccion Hebreo* [En ligne], op. cit.

	13	Lemberg, Druck von D. H. Schrenzel, 1859.	
	14	Jérusalem, Eleazar Grünhut et Marcus Nathan Adler, J. Kaufmann (imp.), 1904.	
	15	Londres et New-York, Marcus N. Adler, 1907.	
	16	New-York, Julius David Eisenstein, 1926.	Édition contenue dans le <i>Otzar Massaoth : a collection of itineraries by Jewish travellers to Palestine, Syria, Egypt and other countries.</i>
	17	Anvers, Arias Montanus (trad.), Christophe Plantin (imp.), 1575.	
	18	Leyde, Constantin l'Empereur (trad.), Bonaventure et Abraham Elzévir (imp.), 1633.	Traduction accompagnée du texte hébreu.
	19	Helmstadt, Henning Muller, 1636.	Réimpression de l'édition n°15.
	20	Leipzig, Jean-Michel Louis Teubner, 1764.	Réimpression qui associe les éditions n°12 et l'édition n°14.
	21	Amsterdam, Jean Bara (trad.), Josua Rex (imp.), 1666.	Traduction de l'édition latine de Constantin l'Empereur (n°16), publiée à la suite de la <i>l'Espérance d'Israël</i> de Menasseh ben Israel, également traduite par Jean Bara (<i>De Hoop van Israël</i> . [...] <i>Vermeedert me de Reyssen van Benjamin Ionasz van Tudelens</i>).
	22	Leyde, S. Keyzer (trad.), H. W. Hazenberg et Comp. (imp.), 1846.	
	23	Amsterdam, Mardochee ben Moïse et Eliakim ben Jacob (trad.), David Castro Tartas (imp.), 1691.	Traduction de l'édition hollandaise de Jean Bara (n°19), au titre erroné (<i>Voyages de R. Benjamin de Tudèle le médecin...</i>) éditée par Chaïm ben Jacob Arbich, qui travaillait à l'officine de David Castro de Tartas.
	24	Francfort-sur-le-Main, Jean Kölner, 1711.	Réimpression de l'édition n°21.
	25	Amsterdam, Menachem Mann Lévi, 1740. [A]	
	26	Paris, Claude Fleury, 1711. [A]	Abrégé contenu le tome XV de l' <i>Histoire ecclésiastique</i> de l'abbé Fleury (éd. augmentée, Paris, P. Emery, L. Guérin, P. J. Mariette, 36 vol., 1691-1738).
	27	La Haye, Jacques Basnage, 1716. [A]	Abrégé contenu dans le tome IX de l' <i>Histoire des Juifs</i> (éd. Augmentée, La Haye, H. Scheurleer, 15 vol., 1716).
	28	Leyde, Pierre Van der Aa (trad.), 1729.	Traduction basée sur l'édition latine de Constantin l'Empereur (n°16) et insérée dans le tome I du <i>Recueil de divers voyages faits en Tartarie, en Perse et Alleurs</i> (2 vol.).
	29	Amsterdam, Jean-Philippe Barattier (trad.), aux dépens de la compagnie (imp.), 1734.	Traduction faite à partir de l'édition hébraïque n°3.
	30	La Haye, Jean Neaulme (imp.), 1735.	Reproduction de l'édition de Pierre Van der Aa rachetée par le libraire Jean Neaulme et insérée dans le recueil des <i>Voyages faits principalement en Asie</i>

Français			<i>dans les XII^e, XIII^e, XIV^e et XV^e siècles</i> (2 vol.).
	31	Paris, imprimé aux frais du gouvernement, 1830.	Réimpression de la traduction de Pierre Van der Aa (n°26).
	32	Bruxelles, E. Carmoly, 1841.	Traduction du chapitre I des <i>Voyages</i> , publiée dans le tome I de la <i>Revue Orientale</i> (p. 115-123).
	33	Paris, É. Charton, 1855.	Réimpression de l'édition de Jean-Philippe Baratier (n°27) avec quelques modifications et sans les notes, insérée dans le tome II des <i>Voyageurs anciens et modernes</i> .
	34	Aix-en-Provence, H. Harboun (trad.), 1986.	Édition basée sur celle de Julius D. Eisenstein (n°14), contenue dans <i>Les Voyageurs juifs du XI^e siècle : Benjamin de Tudèle, Pétahia de Ratisbonne, Nathanaël Hacohen</i> (1986) et <i>Les voyageurs juifs du XII^e siècle : Benjamin de Tudèle</i> (1998).
	35	Paris, Joseph Schatzmiller (trad.), 1997.	Traduction d'extraits, comparée avec l'original hébreu et qui emprunte à l'édition d'Haim Harboun (n°32), contenue dans <i>croisades et pèlerinages : récits, chroniques et voyages en Terre sainte, XI^e-XVI^e siècle</i> .
	36	Copenhague, Ludvig Holberg (trad.), 1742. [A]	Abrégé basé sur la traduction française de Jean-Philippe Baratier (n°27) et inséré dans l' <i>Histoire des Juifs</i> de Ludvig Holberg (traduit en allemand en 1747).
	35	Londres, Samuel Purchas (trad.), William Stansby (imp.), 1625 [A]	Abrégé basé sur la traduction latine d'Arias Montanus (n°15) et contenu dans le deuxième tome du recueil <i>Hakluytus Posthumus or Purchas his Pilgrimes, containing a History of the World in Sea Voyages and Lande Travells, by Englishmen and others</i> (4 vol.).
Anglais	36	Londres, Calvin Harris, 1744 [A]	Abrégé contenu dans le tome I de la <i>Harris's collection of voyages and travels</i> .
	37	Londres, Rév. B. Gerrans (trad.), 1783. [A]	Abrégé essentiellement basé sur la traduction française de Jean-Philippe Baratier (n°27).
	38	Londres, John Pinkerton, 1811.	Abrégé contenu dans le tome VII de la <i>General collection of the best and most interesting Voyages and Travels in all parts of the world</i> de John Pinkerton (18 vol.).
	39	Londres et Berlin, Adolf Asher (trad. et éd.), 1840-1841.	Traduction accompagnée du texte hébreu (voir n°11).
	40	Londres et New-York, Marcus N. Adler (trad.), 1907.	Traduction accompagnée du texte hébreu (voir n°15).
	41	Londres, Elkan N. Adler, 1930.	Reproduction d'extraits de l'édition n°40, insérés dans <i>Jewish Travellers</i> .

Allemand	42	Berlin, Adam Martinet, Lamm, 1918.	
	43	Jérusalem, Eleasar Grünhut et Marcus N. Adler (trad.), J. Kauffmann (imp.), 1903-1904.	Traduction allemande accompagnée du texte hébreu (voir n°13).
	44	Francfort-sur-le-Main, Bern, New-York, Paris, Rolf P. Schmitz (trad.), 1988.	
Castillan	45	Köln, Stefan Schreiner, 1988.	Traduction insérée dans <i>Jüdische Reisen im Mittelalter, Benjamin von Tudela, Petachja von Regensburg.</i>
	46	Madrid, Ignacio Gonzalés Liubera (trad.), 1918.	
	47	Barcelone, José Ramon Magdalena Nom de Dieu, 1982.	
Italien	49	Rimini, Guido Busi, 1988.	
	50	Palerme, Laura Minervini, 1989.	

Historiographie

L'historiographie occupe une place déterminante dans la production intellectuelle juive moderne¹¹³. Elle est en outre constamment marquée par des problématiques de type identitaire. Il serait vain de vouloir faire une présentation exhaustive de l'historiographie juive, mais on tentera de restituer les grandes tendances dans lesquelles l'étude de Benjamin de Tudèle a pu être menée, ou du moins dans lesquelles l'édition scientifique de ses Voyages a servi d'illustration aux nouveaux paradigmes de l'analyse historique.

1 La construction d'une historiographie moderne juive

Les éditions scientifiques des Voyages, en particulier les préfaces et introductions, illustrent parfaitement les motivations d'une telle ambition, apparue au XIX^e siècle en Allemagne, et les renouvellements qu'elle connut en un siècle de recherches dynamiques.

1.1 La « Wissenschaft des Judentums »¹¹⁴ : une première histoire des juifs

C'est au sein de ce courant intellectuel né dans les années 1820, signifiant « science du judaïsme » dans la langue-mère de ses fondateurs, que se concrétise la réhabilitation de Benjamin de Tudèle. Au-delà même de la défense d'un auteur présenté comme victime de son propre succès au cours des deux derniers siècles, son œuvre

113 D. CHARBIT, « Histoire et historiens » in E. BARNAVI, S. FRIEDLÄNDER (dir.), *Les juifs et le XX^e siècle: dictionnaire critique*, Paris, Calmann-Lévy, 2000, p. 104. L'auteur de l'article va jusqu'à démontrer que l'historiographie juive est un « phénomène contemporain ».

114 Sur ce courant historiographique, ses principaux tenants et acteurs, voir les travaux de synthèse de M.-R. HAYOUN : *La science du judaïsme : die Wissenschaft des Judentums*, Paris, PUF, 1995 ; *L'historiographie juive*, avec A. BOYER, Paris, PUF, 2001. Voir également l'article « Wissenschaft des Judentums », in G. WIGODER (dir.), S.-A. GOLDBERG (trad.), *Dictionnaire encyclopédique du Judaïsme*, op. cit., p. 1058-1064.

sert au projet de promotion d'une histoire active des juifs à grande échelle, notamment au cours du Moyen Âge, vu comme un « âge d'or »¹¹⁵.

1.1.1 Panorama général : naissance et ancrage d'un courant de réforme

La *Wissenschaft des Judentums* naît au sein d'un groupe de jeunes Allemands juifs associés (« Verein für Cultur und Wissenschaft der Juden »), dont la formation les a rendus très actifs au sein des études orientalistes¹¹⁶. Ces derniers se retrouvent face à une dialectique alliant préservation de leur identité juive et acquisition d'une pleine et entière égalité civique, promue par le mouvement de la Haskala depuis le XVIII^e siècle. Un tel processus se déroule au sein même d'une société marquée par la construction nationale et par la montée d'un nouvel antisémitisme, qui oblige définitivement à réformer le judaïsme afin d'en régénérer l'« essence », d'en préserver l'héritage culturel, et ce par sa sécularisation. Celui-ci ne doit plus en effet s'exprimer par le culte ou l'exégèse traditionnelle mais par son étude scientifique, lui permettant ainsi de s'inscrire dans la modernité de l'époque positiviste.

Un tel mouvement s'enracine grâce à un programme rigoureux, établi par celui considéré comme le « père de la science du judaïsme ». Dans son *Etwas über die rabbinische Literatur* (*De la littérature rabbinique*, 1818), Léopold Zunz (1784-1886) institue une analyse de la littérature hébraïque, objet de ses grands travaux, sous le prisme de la philologie, de la philosophie et de l'histoire. Il préconise par ailleurs la réunion et l'édition de documents, pour servir à la production de futurs travaux de synthèse. Parmi les pionniers également, figurent Nachman Krochmal, Solomon Rapoport, ou encore Moritz Steinschneider (1816-1907), dont la vaste œuvre de catalogage de manuscrits et de compilation bibliographique en langue hébraïque forme la base de la recherche historique sur les juifs de l'époque médiévale. C'est sous le pseudonyme de « Sider » qu'il signe plusieurs contributions sur Benjamin de Tudèle¹¹⁷. Heinrich Graetz (1817-1891) représente quant à lui une figure emblématique de la

115 D. CHARBIT, « Histoire et historiens », *op. cit.*, p. 105.

116 P. SIMON-NAHUM, « Le mort saisit le vif : la place des Juifs dans les études orientales aux XIX^e et XX^e siècles », in L. SIGAL-KLAGSBALD (dir.), *Les Juifs dans l'orientalisme : catalogue de l'exposition au Musée d'art et d'histoire du judaïsme, Paris, 7 mars-8 juillet 2012*, Paris, Skira Flammarion / Musée d'art et d'histoire du judaïsme, 2012, p. 46-48.

deuxième génération (à partir des années 1850), qui marque l'orientation historiographique de la science du judaïsme. Son immense *Histoire des Juifs* en onze volumes (*Geschichte der Juden*, 1853-1876) s'appuie notamment sur le récit de Benjamin de Tudèle pour évoquer la situation qui prévalait à l'époque de ce dernier pour les juifs d'Europe occidentale, qu'il considère comme le « vrai centre du judaïsme » de par une instruction à priori plus grande.

C'est également à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle que sont créés des instituts (Jüdisch-Theologisches Seminar à Breslau en 1854, Hochschule für die Wissenschaft des Judentums à Berlin en 1870, Landesrabbinerschule à Budapest en 1877) et que sont publiées des revues (*Monatsschrift für die Geschichte und Wissenschaft des Judentums* en 1851 pour ne citer que la plus importante) afin de regrouper et de partager l'ensemble des recherches impulsées par cette vaste entreprise érudite, à laquelle le *Sefer Massa'ot* est intégré très rapidement.

1.1.2 La première édition scientifique des Voyages de Benjamin : illustration de la contribution scientifique juive

Une nouvelle lecture critique du récit de voyage permet d'en faire une source sur les juifs du Moyen Âge. Les sciences sociales en pleine effervescence au cours du XIX^e siècle sont mises à contribution, et en particulier la géographie, que les savants orientalistes estiment négligée depuis l'Antiquité, alors même que les explorateurs juifs participèrent à accroître la connaissance du monde.

Cette importance des voyages est notamment affirmée par Eliakim Carmoly (1802-1875)¹¹⁸, érudit juif passionné de manuscrits hébraïques, dont il reçoit la charge

117 Marcus N. Adler, qui dédicace son édition de 1907 à cet éminent savant mort au cours de la même année, évoque les dossiers rédigés par ce dernier dans la revue *Der Orient* : M. N. ADLER, *The Itinerary... op. cit.*, introduction. Pour ma part, j'ai effectivement pu retrouver plusieurs articles, faisant la recension de l'édition de 1840 par A. Asher (n°26, 27, 28, 29 et 30, juin-juillet 1841), numérisés sur le portail « Compact Memory » [En ligne] par la bibliothèque de l'Université Goethe à Francfort-sur-le-Main.

<URL : <http://sammlungen.ub.uni-frankfurt.de>>.

118 Sur Eliakim Carmoly : article « Carmoly, Eliakim », in *JE* [en ligne] ; voir également l'abrégé de l'entrée contenue dans J.-P. SCHREIBER (dir.), *Dictionnaire biographique des Juifs de Belgique. Figures du judaïsme belge XIX^e-XX^e siècles*, De Boeck & Larquier, 2002, p. 74-75, disponible sur le site

à la Bibliothèque royale à Paris, et qui est devenu le premier Grand Rabbin de la Belgique indépendante (entre 1832 et 1834). Il déclare ainsi que « c'est aux voyages que l'on doit la certitude mathématique de la rondeur sphérique de la terre. Les rapports commerciaux des nations, des gouvernements et des particuliers furent établis par les voyages. On sait que sans eux, il n'y aurait ni histoire naturelle, ni géographie complète, ni histoire générale, ni philosophie comparée »¹¹⁹. Il s'attache dans cette optique à traduire en français plusieurs chroniques de voyages¹²⁰, dont celle d'Eldad le Danite datant du IX^e siècle (Bruxelles, 1834), de Pétahia de Ratisbonne ou encore de Samuel ben Simson (Bruxelles 1847). Dès 1831, il eut le projet de mener « une étude critique »¹²¹ du récit de Benjamin de Tudèle, dont il possédait une copie du XV^e siècle¹²². Une telle entreprise lui prit près de dix ans, recevant l'aide d'autres savants, tel que Joachim Lelewel (1786-1861)¹²³, historien polonais républicain exilé en Belgique, qui s'attela à la localisation des toponymes mentionnés dans le *Sefer Massa'ot* et à reconstituer le parcours complet de Benjamin, qu'il rapporte plus tard dans sa *Géographie du Moyen Âge* (Bruxelles, 1852). Tout ce travail préparatoire n'aboutit pourtant pas au dessein premier de Carmoly : faire publier par un éditeur-imprimeur sa traduction française du récit. Lorsqu'il en reproduit le premier et unique chapitre au sein de sa *Revue Orientale* (Bruxelles, 1841-1844)¹²⁴, il vient à expliquer comment

de la Fondation de la Mémoire Contemporaine (Bruxelles). <URL : <http://www.fmc-seh.be/eliakim-carmoly/>>.

119 E. CARMOLY, *Notice historique...*, op. cit., p.5.

120 En 1847, sont publiés ses *Itinéraires de la Terre Sainte des XIII^e, XIV^e, XV^e, XVI^e et XVII^e siècle* (Bruxelles, A. Vandale).

121 E. CARMOLY, « Études sur Benjamin de Tudèle », in *Revue Orientale : Recueil périodique d'histoire, de géographie et de littérature*, t. III, 1843-1844, p. 59. C'est également au sein de ce périodique que l'on peut lire son *Essai sur l'histoire des Juifs en Belgique*, son *Histoire des médecins juifs* ou encore son *Vocabulaire de la géographie rabbinique en France*.

122 Cf. supra, p. 20.

123 J. BÉRENGER, « LELEWEL Joachim – (1786-1861) » [En ligne], in *Encyclopaedia Universalis*. <URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/joachim-lelewel/>>.

124 E. CARMOLY, « Voyage de Benjamin de Tudèle, nouvelle traduction française accompagnée de notes », in *Revue Orientale...*, t. I, 1841, p. 115-123.

Abraham Asher l'a devancé dans le processus d'édition, qui apparaît alors comme un véritable enjeu de notoriété scientifique. En 1852, toutes les données chronologiques et éditoriales qu'il put accumuler au fil de ses recherches sont réunies au sein de sa fameuse *Notice historique sur Benjamin de Tudèle*, très riche et précise mais non sans un côté quelque peu élogieux à l'égard de cet « état moral et religieux de ses frères dispersés dans les diverses régions du globe »¹²⁵.

Abraham (ou Adolf) Asher (1800-1853)¹²⁶, auquel Carmoly se confronta, fonda une compagnie d'édition à Berlin, et fut notamment l'auteur en 1837 d'un *Essai bibliographique sur les Collections de Voyages et de Pèlerinages des XVI^e-XVII^e siècles* (Berlin, 1839). Il publia trois ans plus tard l'*Itinéraire de Rabbi Benjamin de Tudèle*¹²⁷, d'abord en allemand puis en anglais, afin de « fournir les matériaux à une géographie du Moyen Âge »¹²⁸. Un premier volume comporte le texte en hébreu phonétique avec sa traduction et une bibliographie. Un second réunit des notes, formant un appareil scientifique, ainsi que deux essais réalisés par Léopold Zunz et Fürchtegott Lebrecht, en lien avec les champs d'études offerts par ce récit de voyage¹²⁹. Cette édition, que Carmoly estime biaisée¹³⁰, se base sur les deux premières de Constantinople et de Ferrare, Asher n'étant pas parvenu à trouver un manuscrit antérieur qui aurait permis de résoudre les différentes variantes de lecture¹³¹.

125 E. CARMOLY, *Notice historique...*, *op. cit.*, p. 9.

126 « Asher, Abraham (Adolphe) », in *JE* [En ligne].

127 A. ASHER, *The Itinerary of Rabbi Benjamin of Tudela* (2 vol.), Berlin et Londres, A. Asher & Co., 1840-1841.

128 « To remedy this neglect and furnish materials for a geography of the Middle Ages, is the aim of the present work and the Itinerary of R. Benjamin of Tudela has been selected for that purpose... » : A. ASHER, *The itinerary...*, *op. cit.*, préface du vol. 2.

129 L. ZUNZ, « An essay on the geographical literature of the Jews, from the remotest times, to the year 1841 », in *The itinerary...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 230-317 ; L. LEBRECHT, « An essay on the state of the Khalifate of Bagdad, during the latter half of the twelfth century », *Ibid.*, p. 318.

130 Voir tous les commentaires relatifs à l'édition d'Asher dans « Études sur Benjamin de Tudèle », in *Revue orientale...*, *op. cit.*, p. 53-58.

131 Il exprime dans son introduction que, malgré les vaines recherches menées en Europe, il ne put mettre la main sur un manuscrit antérieur.

Dans l'introduction au second volume, il expose le double objectif du *Sefer Massa'ôt* qu'il estime avoir cerné. En effet, c'est une vocation à la fois mercantile et pieuse chez Benjamin de Tudèle qui aurait engendré le voyage au cours duquel il rassembla « autant d'informations qui pourraient être agréables et utiles à ses frères ». Il en va même jusqu'à affirmer que Benjamin n'avait « aucune prétention à l'érudition » et que l'étrangeté du style de rédaction viendrait de sa mauvaise compréhension des autres langues. Néanmoins, l'abondance et la précision des informations données par le récit le placent directement comme un concurrent de la « littérature historique médiévale, dont aucune des productions n'est épargnée par les fables et les superstitions ». Voilà pourquoi Asher décida en outre de rendre accessible les Voyages à un public élargi.

Par ailleurs, le choix de la langue anglaise pour cette première édition scientifique des Voyages annonce les mutations que connaît la science du judaïsme, qui s'enfermait dans son historicisme, ses cercles d'étude judéo-allemands et ses visées apologétiques. Le besoin d'ouverture qui s'accélère dans les dernières décennies du XIX^e siècle aboutit à l'avènement et l'institutionnalisation des « études juives ».

1.2 Les « Jewish studies »

1.2.1 Premiers aspects d'un transfert historiographique

Celui-ci se fait donc d'abord spatialement. À partir des années 1880, l'immigration de masse des populations juives d'Europe centrale et orientale, fuyant la précarité et les violences, vers l'Europe occidentale et les États-Unis, provoque un déplacement de l'érudition juive au sein de ces derniers pays. Tandis que la science du judaïsme s'était déjà diffusée en Angleterre, notamment au travers du Jew's College¹³² ou de la *Jewish Quartely Review*¹³³, l'Amérique du Nord, où se développent les diverses ramifications du judaïsme réformé, devient le nouveau centre des études juives. Alors que les premiers savants exerçaient une autre activité à côté de leurs travaux érudits pour vivre et que les postes de la fonction publique (et donc au sein des universités) ne

132 Voir infra, p. 40.

133 Cette revue est créée en 1889 par Israel Abrahams et Claude G. Montefiore. Voir l'article « Jewish Quarterly Review », in *JE* [En ligne].

leur étaient de toute manière accessibles qu'après la conversion (comme en Prusse), la nomination à des postes universitaires et la création d'établissements supérieurs spécialisés aux États-Unis (Hebrew Union College, Jewish Institute of Religion, American Jewish University...) offrent à leurs successeurs une professionnalisation ainsi qu'une reconnaissance institutionnelle. Le hongrois Adolf Neubauer¹³⁴, lecteur d'hébreu rabbinique à l'Université d'Oxford, est chargé à partir de 1868 (année de parution de sa *Géographie talmudique*) d'élaborer le catalogue des manuscrits de la Bibliothèque bodléienne. Formé à la Hochschule für die Wissenschaft des Judentums de Berlin, Solomon Schechter (1847-1915)¹³⁵ devient lecteur en études talmudiques à l'Université de Cambridge en 1890 et préside à partir de 1902 le grand Jewish Theological Seminary of America à New-York. Salo Wittmayer Baron, figure novatrice de par son approche sociologique, est le premier à diriger une chaire d'études juives au sein d'une université américaine (Columbia) en 1929¹³⁶.

C'est aussi le temps des premières synthèses et encyclopédies¹³⁷, dans cette phase à la fois de continuité et de rupture avec la Wissenschaft des Judentums. La *Jewish Encyclopedia : a descriptive record of the history, religion, literature, and customs* est publiée à New-York en douze volumes entre 1901 et 1906, sous la direction d'Isidore Singer et avec la collaboration de nombreux savants¹³⁸. Réunissant près d'un siècle de labeurs tout en y joignant les nouveaux domaines d'investigation scientifique (ethnologie, archéologie, sociologie, statistiques...), elle constitue le modèle

134 « Neubauer, Adolf », *Ibid.*

135 Article « Schechter, Solomon (1847-1915) » in G. WIGODER (dir.), S.-A. GOLDBERG (trad.), *Dictionnaire encyclopédique du judaïsme*, *op. cit.*, p. 927-928.

136 D. CHARBIT, « Histoire et historiens », *op. cit.*, p. 110.

137 Pour une rapide rétrospective sur les encyclopédies juives, voir J.-C. KUPERMINC, « Nouvelle édition de *L'Encyclopaedia Judaica* », in *Judeopedia : La Bibliothèque Hébraïque Numérique* [En ligne], mis en ligne le 6 février 2008. <URL : <http://www.judeopedia.org/blog/2008/02/06/nouvelle-edition-de-l-encyclopaedia-judaica/>>.

138 Voir D. B. LEVY, « The making of the *Encyclopædia judaica* and the Jewish Encyclopaedia », in *Proceedings of the 37th Annual Convention of the Association of Jewish Libraries* [En ligne], Denver, 2002, p. 3-6. <URL : <http://databases.jewishlibraries.org/sites/default/files/proceedings/proceedings2002/levy.pdf>>.

des encyclopédies juives qui vont suivre, notamment en Russie (1908-1913)¹³⁹, en Allemagne (1928-1934)¹⁴⁰, et plus tard l'*Encyclopædia Judaica* anglophone, publiée en 1972 après cinq années de travaux sous la direction de Cecil Roth (1899-1970), en tant que rédacteur en chef. Ce dernier, d'abord lecteur en études juives à l'Université d'Oxford puis enseignant à New-York, est l'un des premiers à s'intéresser au crypto-judaïsme des XV^e-XVII^e siècles avec sa fameuse *Histoire des marranes* (1932). Il s'est également intéressé à l'activité intellectuelle des juifs de l'Angleterre médiévale¹⁴¹. C'est lui qui rédigea l'entrée sur Benjamin de Tudèle dans l'*Encyclopædia Judaica*¹⁴².

La littérature de voyage est loin d'être négligée par les Jewish studies. Après avoir nourri l'orientalisme érudit du XIX^e siècle, celle-ci est également relue à la lumière d'un déplacement géographique, concernant cette fois-ci les champs d'études.

1.2.2 Benjamin de Tudèle et les études proche-orientales

En 1907 est publiée l'édition new-yorkaise des *Massa'ot*, encore considérée de nos jours comme une référence¹⁴³. L'éditeur, Marcus Nathan Adler (1837-1911)¹⁴⁴, est le fils aîné du Grand Rabbin d'Angleterre, Nathan Marcus Adler, qui a notamment fondé le Jew's College en 1855. Tout comme son père, Marcus s'implique dans la modernisation et l'amélioration de l'éducation des juifs en Angleterre, en participant ou en présidant à différents conseils d'établissements scolaires. En parallèle, il s'intéresse

139 *Еврейская энциклопедія (Evrejskaja enciklopedija)*, 10 vol., Saint-Petersbourg, 1908-1913.

140 *Encyclopædia Judaica : das Judentum in Geschichte und Gegenwart*, 10 vol., Berlin, 1928-1934. Les volumes édités vont de « A » à « Lyra », le reste de l'entreprise ayant été stoppée par l'arrivée au pouvoir des Nazis. La relance du projet est assurée après la Seconde Guerre Mondiale par Nahum Goldman, ancien rédacteur de l'édition berlinoise, qui trouva les premiers financements pour reprendre et compléter la publication, en anglais cette fois. Voir D. B. LEVY, « « The making of the encyclopaedia judaica and the jewish encyclopaedia », *op. cit.*, p. 6-7.

141 Voir infra, p. 60-61.

142 C. ROTH, « Benjamin (ben Jonah) of Tudela », in *Encyclopædia Judaica*, 16 vol., C. ROTH et G. WIGODER (dir.), Jérusalem, Ketter Publishing House, 1976, vol. 4, p. 535.

143 L'édition d'Adler est la dernière sortie en anglais. Cependant, en 1989, est parue une nouvelle édition complète, en castillan : J. R. MAGDALENA NOM DE DÉU, *Libro de viajes de Benjamin de Tudela*, Barcelone, Éd. Riopiedras, 1989.

144 « Adler, Marcus Nathan », in *JE* [En ligne].

à l'histoire des communautés juives éloignées¹⁴⁵, les études juives ayant élargi leur horizon d'intérêt à l'Est, englobant la culture ashkénaze et le yiddish¹⁴⁶ dont les chercheurs sont en grand partie originaires, ainsi que le Proche-Orient dans une perspective sioniste. Après avoir collaboré dans un premier temps avec Eleazar Grünhut pour une édition allemande des *Récits de voyage de Benjamin de Tudèle*¹⁴⁷ en 1903, il propose quatre ans plus tard une édition critique anglaise¹⁴⁸, dont le texte hébreu en vis-à-vis de la traduction s'approche au mieux de l'original, se basant majoritairement sur le plus ancien manuscrit conservé au British Museum¹⁴⁹. Son introduction est divisée en deux parties : la première intitulée « L'Islam au Moyen Âge » retrace le contexte de rédaction du *Sefer Massa'ot*, en proie à la « lutte entre la Croix et le Croissant », entre les deuxième et troisième croisades ; la seconde partie pose la question récurrente de « L'objectif du voyage de Benjamin », amenant Adler à rappeler la fréquence des voyages entrepris par les juifs à cette époque. Comme chez Asher, la réponse s'avère multiple, mêlant la « recherche d'une terre d'asile pour ses frères expatriés », à des « opérations mercantiles » et enfin à « un vœu pieux de pèlerinage vers la terre de ses pères ».

Le récit de Benjamin de Tudèle est repris dans de nouvelles anthologies, publiées dans la continuité des collections du XIX^e siècle. Celui-ci inaugure le *Otzar Massa'ot* (« Trésor de Voyages ») de Julius D. Eisenstein (New-York, 1926)¹⁵⁰, une

145 Michael. A. Signer signale un travail réalisé par Adler sur les Juifs de Chine : « Signer introduction », in *The Itinerary of Benjamin of Tudela. Travels in the Middle Ages*, op. cit.

146 Dans cette optique, est créé en 1925 en Pologne, le YIVO, institut pour la recherche juive spécialisé dans les études ashkénazes (littérature, langue, culture yiddish), par la suite transféré à New-York.

147 N. M. ADLER, E. GRÜNHUT, *Les récits de voyage de R. Benjamin de Tudèle d'après trois manuscrits des XIII^e et XIV^e siècles, et d'anciennes impressions éditées et traduites, avec annotations et introduction par le Dr. L. Grünhut et Marcus N. Adler* (en allemand), 2 vol., Francfort-sur-le-Main, J. Kauffmann, 1903-1904.

148 N. M. ADLER, *The Itinerary of Benjamin of Tudela...*, op. cit.

149 Voir supra, p. 21.

150 Cet érudit polonais immigrant aux États-Unis est connu pour ses *Otzar*, série de « Trésors » débutant par le *Otzar Israël*, une encyclopédie générale en hébreu publiée en dix volumes (1907-1913), qui vise à dépasser les limites perçues de la *Jewish Encyclopedia*. La suite des ouvrages recueillie par

sélection de vingt-quatre itinéraires juifs, allant du IX^e au XVIII^e siècles, en Palestine, en Syrie, en Égypte et autres pays. Elle est également reprise, par extraits sur le Proche et Moyen-Orient, dans l'ouvrage *The Jewish Travellers* par Elkan Nathan Adler, à partir de l'édition de son demi-frère. Ce volume, rattaché à la collection « The Broadway Travellers », vise au travers des récits tirés des éditions d'Eisenstein à transmettre aux lecteurs anglo-saxons un panorama des voyages entrepris par les juifs au cours du Moyen Âge, en tant que « nomade, colon, fugitif, conquérant, colonisateur, marchand, érudit, pèlerin, mendiant ou ambassadeur »¹⁵¹, composant cette image du « juif errant »¹⁵², amené à se déplacer pour des raisons variées, et à laquelle Benjamin de Tudèle est assimilé.

C'est le même Elkan N. Adler, ayant effectué plusieurs voyages en Afrique du Nord, qui figure parmi les premiers explorateurs des archives de la Genizah¹⁵³, avec Solomon Schechter, au cours des années 1880-1890. La remise (c'est le sens que l'on peut accorder au terme de « geniza ») de la synagogue ben Ezra, située dans le Vieux-Caire, renfermait depuis les IX^e-X^e siècles un dépôt hétéroclite de documents, majoritairement en hébreu mais aussi en judéo-arabe ou en ladino (judéo-espagnol) pour les écrits postérieurs à l'exil de 1492. Y sont trouvés aussi bien des lettres familiales et d'affaires, que des actes de diverses natures, des textes littéraires ou encore des fragments de la Bible hébraïque et du Talmud. Une masse importante est ramenée à l'Université de Cambridge, le reste étant dispersé dans les bibliothèques européennes ou américaines. En plus de corroborer certaines informations jusqu'alors contenues uniquement dans le récit de Benjamin de Tudèle, notamment à propos des réseaux commerciaux entre l'Égypte et l'Inde, ces précieuses sources répondent aux nouvelles perspectives de recherche envisagées sur les communautés juives d'Orient,

thèmes les textes emblématiques du droit et de la littérature hébraïques. Voir D. LEVY, *The making of the Encyclopaedia Judaica and the Jewish Encyclopedia*, op. cit., p. 6.

151 E. N. ADLER, *Jewish Travellers*, op. cit., introduction.

152 *Ibid.*

153 Elkan N. Adler reproduit l'une des milliers de pièces manuscrites découvertes dans ses *Jewish Travellers* : *ibid.*, p. 100-102.

essentiellement pour la période dite « classique » de la Genizah (X^e-XIII^e siècles)¹⁵⁴. Jacob Mann participe à la diffusion des archives qui vinrent combler certains vides documentaires et qui lui fournirent les matériaux à ses études sur la condition des juifs sous le califat fatimide¹⁵⁵, sur la littérature gaonique et les textes caraïtes¹⁵⁶ ou encore sur la liturgie juive¹⁵⁷. Dans le giron des études marxistes, Shelomo Dov Goitein s'intéresse quant à lui à l'histoire sociale et économique des classes moyennes et inférieures au sein des communautés proches-orientales avant les croisades¹⁵⁸.

La structuration des Jewish studies est à relier à des contextes socio-politiques particuliers et à l'émergence de nouvelles idéologies. Le sionisme, accentuant son ambition nationaliste après la Première Guerre mondiale, appelle à diriger toutes les sciences humaines (et donc l'histoire, mais aussi l'archéologie par exemple) vers la Palestine, désignée comme le noyau historique du peuple élu. À la fondation de l'Université de Jérusalem en 1925, une chaire spécifique d'histoire juive est ainsi instituée, détachée de l'histoire dite « générale »¹⁵⁹. Le travail éditorial des voyages juifs insiste alors sur le pèlerinage en *Eretz Israel*.

-
- 154 Les documents relatifs à l'époque moderne semblent avoir été exploités plus tardivement. Voir A. DAVID, « Les documents de la Geniza du Caire », in *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 139, 2008, mis en ligne le 15 février 2008. <URL : <http://ashp.revues.org/172>>.
- 155 J. MANN, *The Jews in Egypt and in Palestine under the Fatimid Caliphs*, 2 vol., Londres, Oxford University Press, 1920-1922.
- 156 J. MANN, *Texts and Studies in Jewish History and Literature*, 2 vol., Cincinnati, Hebrew Union College Press / Philadelphie, Jewish Publication Society, 1931-1935.
- 157 J. MANN, *The Bible as read and preached in the Old Synagogue : a study in the cycles of the reading from Torah and Prophets, as well as from Psalms and in the structure of the Midrashic homilies*, 2 vol., Cincinnati, Hebrew Union College Press, 1940-1966.
- 158 S. D. GOITEIN, *A Mediterranean society, The Jewish Communities of the World as Portrayed in the Documents of the Cairo Geniza*, 6 vol., Berkeley, University of California Press, 1999 (1967-1993 pour la 1^{ère} éd.). Dans son introduction générale intitulée « The Cairo Geniza Documents as a Source of Mediterranean Social History », l'auteur souligne bien un tel apport, issu de l'exploitation de certains documents : « But social and economic history, especially of the middle and lower classes, can hardly be studied without the aid of documents such as letters deeds, or accounts that actually emanated from people belonging to these classes. » (vol. 1 : *Economic Foundations*, p. 1).

Dans cette construction d'une historiographie moderne juive à l'international, d'abord marquée par une prépondérance germanique puis américaine et israélienne, quelle place a occupé la France, pays où ont pu prospérer de brillantes communautés médiévales ?

159 D. CHARBIT, « Histoire et historiens », *op. cit.*, p. 111. À propos de l'édification de l'historiographie israélienne autour d'une mémoire nationale mystifiée, voir S. SAND, S. COHEN-WIESENFELD et L. FRENK (trad.), *Comment le peuple juif fut inventé*, Paris, Flammarion, 2010 (2008 pour la 1^{ère} éd.), 604 p.

2 Histoires des juifs en France

Deux grandes étapes marquent l'historiographie des juifs en France. La première est indéniablement liée aux questionnements qui apparaissent à partir du XIX^e siècle sur la place qu'occupent ces derniers au sein de la nation. La césure survient avec la Seconde Guerre mondiale et l'apogée d'un antisémitisme déjà présent sous la Troisième République, alors même que les études juives avaient su trouver un terrain d'institutionnalisation. La reprise se fait plus difficile durant l'après-guerre, entre essoufflement et montée du sionisme, resté jusque là plutôt minoritaire dans le pays. Le renouveau souhaité par plusieurs historiens dans les années 1950¹⁶⁰ ne devient effectif qu'une vingtaine d'années plus tard, grâce aux problématiques et aux outils empruntés à la « nouvelle histoire », qui semblent garants d'une certaine longévité.

2.1 Étudier et écrire l'histoire des juifs français au XIX^e siècle

La définition de l'identité juive comporte une forte dimension politique en France, qui fut pionnière dans le processus d'émancipation (1791). Au XIX^e siècle, les « Israélites » sont considérés comme des citoyens français égaux, pratiquant une religion reconnue et encadrée par l'État (de même avec l'Église chrétienne, jusqu'à la loi de 1905). La gestion du culte est alors assurée par le Consistoire central, créée en 1808 par Napoléon, et la formation des rabbins par le Séminaire israélite de France (SIF), une institution un peu plus tardive (1829) d'abord installée à Metz puis à Paris.

La production historiographique occupe une place importante dans ce processus d'assimilation sécularisée, accueillant à bras ouverts la Wissenschaft des Judentums allemande à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle. L'un de ses premiers représentants fut l'orientaliste Salomon Munk (1803-1847)¹⁶¹, le traducteur du *Guide des Égarés* installé à Paris, où il occupa à partir de 1864 la chaire d'hébreu du Collège de France, à la place d'Ernest Renan. En 1884, la gigantesque *Histoire des Juifs* de

160 Quelques figures marquent l'amorce des études juives dans la France d'après-guerre, tels que Robert Anchel (*Les Juifs en France*, 1946), André Neher à Strasbourg ou encore son disciple Georges Vajda qui reprend la *Revue des études juives* et se spécialise dans la philosophie juive médiévale.

161 Article « Salomon Munk », in *JE* [En ligne].

Graetz est traduite par Moïse Bloch et Lazare Wogue¹⁶². Par ailleurs, l'intellectualisme propre à la science du judaïsme correspond tout à fait à la construction d'une nouvelle « sensibilité » juive plus intériorisée¹⁶³.

2.1.1 La rédaction d'histoires générales

La nouvelle « prise de conscience du judaïsme français »¹⁶⁴ se répercute dans la volonté de remédier à l'absence d'histoire générale sur le sujet, depuis celle de Jacques Basnage au XVIII^e siècle. En 1821, l'Institut impose pour le prix ordinaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le sujet suivant : « Examiner quel fut l'état des Juifs en France, en Espagne et en Italie, depuis le commencement du V^e siècle de l'ère vulgaire jusqu'à la fin du XVI^e siècle, sous les divers rapports du droit civil, du commerce et de la littérature »¹⁶⁵. Les six mémoires¹⁶⁶ envoyés relèvent tous de la

162 H. GRAETZ, L. WOGUE et M. BLOCH (trad.), *Histoire des Juifs*, Paris, 5 t., A. Lévy, 1882-1897.

163 M. GRAETZ, S. MALKA (trad.), *Les Juifs en France au XIX^e siècle : de la Révolution française à l'Alliance israélite universelle*, Paris, Éd. du Seuil, 1989 (1982 pour la 1^{ère} éd. en hébreu), p. 17.

164 Je reprends ici les termes de Bernhard Blumenkranz dans son *Histoire des Juifs en France* (Toulouse, Privat, 1972, p. 9).

165 Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, *Histoires et mémoires de l'Institut royal de France*, t. IX, Paris, Imprimerie royale, 1831, p. 41.

166 Voici la liste des œuvres produites initialement dans le cadre du concours de 1821 :

- A. BEUGNOT, *Les Juifs d'Occident ou recherches sur l'état civil, le commerce et la littérature des Juifs, en France, en Espagne et en Italie, pendant la durée du Moyen Âge*, Paris, De Lachevardière Fils, 1824.

- C.-J. BAIL, *État des Juifs en France, en Espagne et en Italie, depuis le commencement du cinquième siècle de l'ère vulgaire jusqu'à la fin du seizième sous les divers rapports du droit civil, du commerce et de la littérature*, Paris, A. Eymery, 1825. Cet auteur a également écrit un ouvrage intitulé *Des juifs au dix-neuvième siècle ou considérations sur leur état civil et politique en Europe*, (Paris, Treuttel et Wurtz, 1816) qu'il situe lui-même dans un contexte de défense urgente des Juifs, face aux premiers pogroms qui sévissent dans certaines bourgades allemandes au début du XIX^e siècle.

- C. MALO, *Histoire des Juifs depuis la destruction de Jérusalem à ce jour*, Paris, Leroux, 1826.

- J.-B. H. R. CAPEFIGUE, *Histoire philosophique des Juifs : depuis la décadence des Machabées jusqu'à nos jours*, 2 vol., Bruxelles, Louis Hauman et Cie, 1834. C'est ce travail qui remporte en 1823 le prix de l'Académie.

même position : la tolérance qu'exaltent leurs auteurs en ce « siècle éclairé » vient renouveler le regard jusque-là porté sur l'histoire des juifs, celle-ci ne devant plus uniquement se borner aux événements relatifs à leurs exclusion et isolement du reste de la société ; par ailleurs, le retour sur un état qui leur était défavorable, mais auquel ils survécurent avec une persévérance et une vitalité fascinantes, doit faire prendre conscience des injustices subies et vient ainsi légitimer l'égalité de droits et la liberté de culte qui leur sont à présent accordées. L'émancipation recouvre alors cette notion supplémentaire de réparation, d'autant plus méritée que les juifs y participèrent d'eux-mêmes. Bien que les limites déterminées par l'Académie semblent en laisser certains perplexes (c'est notamment le cas de Charles-Joseph Bail) et leur donnent de toute façon l'envie d'augmenter par la suite leurs travaux avant qu'ils ne soient publiés, celles-ci répondent bien au désir de mettre l'historiographie au service de l'assimilationnisme. Les bornes spatiales révèlent la conscience d'un espace de circulations à prendre dans son ensemble pour analyser la présence des juifs, qui « semble se lier plus intimement aux grands événements dont l'Europe a été le théâtre »¹⁶⁷. La période choisie illustre quant à elle ce phénomène paradoxal du « besoin qu'on avait des Juifs et qu'on reconnaissait tout en les haïssant et les persécutant »¹⁶⁸. Dans son *Résumé de l'histoire des Juifs modernes*, Léon Halévy souligne l'intérêt historique des juifs pour l'histoire religieuse occidentale, en tant que religion mère, et s'adresse ainsi aux chrétiens « fanatiques » et « peu éclairés » à qui il souhaite prouver « que les Juifs sont non seulement des hommes mais des hommes utiles, actifs [...] dignes de la liberté et qui ont beaucoup fait pour elle... »¹⁶⁹.

- G.-B. DEPPING, *Les Juifs dans le Moyen Âge : essai historique sur leur état civil, commercial et littéraire*, Paris, Imprimerie royale, 1834.

- I. BÉDARRIDE, *Les Juifs en France, en Italie et en Espagne : recherches sur leur état depuis leur dispersion jusqu'à nos jours sous le rapport de la législation, de la littérature et du commerce*, Paris, Michel Lévy Frères, 1859 (1861 pour la 2^{ème} éd. revue et corrigée), 602 p.

167 I. BÉDARRIDE, *Les Juifs en France, en Italie et en Espagne...*, *op. cit.*, préface (p. VIII).

168 G.-B. DEPPING, *Les Juifs dans le Moyen Âge...*, *op. cit.*, préface (p. IX).

169 L. HALÉVY, *Résumé de l'histoire des Juifs modernes*, Paris, Lecoq, 1828, préface.

L'exploitation des Voyages de Benjamin de Tudèle, réimprimés en 1830 aux frais du gouvernement, reste marquée par cette ambivalence que connaît la source depuis le XVI^e siècle. Les érudits reprennent le récit pour évoquer la littérature rabbinique, les académies du Midi de la France ou encore la vie et le commerce des communautés en Italie (et donc leurs contributions à la culture et à l'économie européennes), mais la réhabilitation ne s'avère pas encore entière. Léon Halévy et Arthur Beugnot demeurent à ce titre assez sceptiques, pour ne pas dire détracteurs. Le tournant dans l'appréciation du *Sefer Massa'ot* s'opère véritablement à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, grâce aux travaux de Carmoly et d'Asher¹⁷⁰.

C'est aussi à partir des années 1850 qu'a lieu un nouvel élan de rédaction historiographique, cette fois-ci dans une visée pédagogique universaliste, dans le cadre de l'Alliance universelle israélite (AIU). Officiellement fondée en 1860 à Paris avec sa revue *Archives israélites*, son but est de promouvoir une éducation modernisée des juifs, en corrélation avec les idées du franco-judaïsme. Moïse Schwab, secrétaire de Salomon Munk, fut le premier à donner aux élèves du réseau d'écoles fondées par l'organisation internationale une histoire post-biblique des juifs¹⁷¹. D'autres vont le suivre, tels qu'Élie Aristide Astruc¹⁷², qui participa à la fondation de l'AIU, ou encore Théodore Reinach à la fin du siècle¹⁷³. Ces nouveaux historiens du judaïsme, eux-mêmes de confession israélite (tandis que les auteurs des années 1820 sont majoritairement chrétiens), incarnent ces familles juives françaises qui surent s'intégrer à l'élite intellectuelle et économique du pays¹⁷⁴. Leur ascension sociale et la défense du franco-judaïsme sont en ce sens inextricablement liées. Certains aspects de l'histoire diasporiste développée par le russe Simon Doubnov, auteur d'une *Histoire universelle du peuple juif* (1927), viennent répondre aux idées assimilationnistes. Son *Précis*

170 Voir supra, p. 35-38.

171 M. SCHWAB, *Histoire des Israélites depuis l'édification du second temple jusqu'à nos jours*, Paris, L. Blum, 1866, 312 p.

172 É. A. ASTRUC, *Histoire abrégée des Juifs et de leurs croyances*, Paris, Hachette, 1869, 140 p.

173 T. REINACH, *Histoire des Israélites depuis la ruine de leur indépendance nationale jusqu'à nos jours*, Paris, Hachette & Cie, 1903 (1894 pour la 1^{ère} éd.), 415 p.

174 M. GRAETZ, S. MALKA (trad.), *Les Juifs en France au XIX^e siècle...*, op. cit., p. 67-68.

*d'Histoire juive*¹⁷⁵ destiné à la jeunesse rencontre un vif succès en France dans les années 1930, précisément pour la fonction pédagogique qu'il y promeut : la connaissance de l'histoire de son peuple suffit à s'y identifier et à reconnaître l'unité de ce dernier¹⁷⁶, sans aucune revendication territoriale.

L'articulation du patrimoine juif à celui de la France passa, outre le travail littéraire exposé ci-dessus, par son intégration aux sciences religieuses qui s'institutionnalisent au sein du monde universitaire au cours des années 1870-1880.

2.1.2 L'institutionnalisation des études juives françaises

Alors que les antisémites pointent les récentes vagues d'émigration de juifs de l'Est, tout l'enjeu des partisans du franco-judaïsme revient à démontrer l'enracinement lointain des communautés au sein de la patrie. Il s'agit alors d'en retrouver les traces et de les préserver, rôle imputé aux sociétés et revues savantes. La plus importante et emblématique est la Société des études juives (SEJ), avec sa *Revue des études juives* (REJ), créées en 1880 par Zadoch Kahn, alors Grand Rabbin de Paris, et dirigées par Isidore Loeb et Israël Lévi. S'inspirant du modèle de la *Wissenschaft des Judentums*, les érudits juifs français reprennent la littérature hébraïque sous l'angle de disciplines bien particulières.

La philologie, qui consiste en l'étude d'une langue et au travers de celle-ci, de la civilisation qui la parle, allait mettre en lumière le « judéo-français »¹⁷⁷. Le point de départ fut l'analyse des *leazim*, mots en langue vulgaire contenus dans les commentaires talmudiques, croisant à la fois philologie hébraïque et philologie romane. D'abord initiée par les Allemands, elle est reprise en France par Arsène Darmesteter (1846-1888)¹⁷⁸, érudit juif spécialiste de langue romane enseignant à l'École des hautes

175 S. DOUBNOV, I. POUTGATZ (trad.), *Précis d'histoire juive : des origines à 1934*, Paris, Éd. Du Cerf S.I : les Amis de Simon Doubnov, 1992 (1936 pour la 1^{ère} éd. Française), 320 p.

176 D. CHARBIT, « Histoire et historiens », *op. cit.*, p. 109.

177 J. BAUMGARTEN, « La question du judéo-français vue par les philologues allemands et français (XIX^e-XX^e siècles) », in M. ESPAGNE et M. WERNER (dir.) *Contribution à l'histoire des disciplines littéraires en France et en Allemagne au XIX^e siècle*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1990, p. 393.

178 Article « Darmesteter, Arsène », *JE* [En ligne].

études puis à la Sorbonne, et ayant participé à la fondation de la *REJ*. En reprenant la même base documentaire que Léopold Zunz, à savoir les commentaires de Rachi, il impulse l'étude de la langue vernaculaire des rabbins français du Moyen Âge, en distinguant les gloses en hébreu et ce qu'il nomme les « glosses », termes en ancien français transcrits en caractères hébraïques. Le judéo-français devient l'illustration idéale de la contribution juive à l'histoire et à la langue françaises. Darmesteter en souligne les apports pour la prononciation, la lexicographie ou encore la grammaire du vieux français, voire même pour la connaissance de la vie matérielle et sociale de l'époque, au travers des termes techniques employés dans les commentaires¹⁷⁹.

L'onomastique, et plus spécialement la toponymie, autrement dit l'étude des noms de lieux, permet également de reconstituer une présence ancienne des juifs au sein des provinces. Zunz ou Neubauer furent parmi les premiers à mobiliser ce champ d'étude. En 1897, la *Gallia Judaica* d'Henri Gross ambitionne de restituer par ordre alphabétique tous les noms géographiques français mentionnés dans la littérature rabbinique¹⁸⁰, permettant ainsi d'identifier les localités où vécurent les écrivains et savants juifs. Benjamin de Tudèle en fait bien évidemment partie, pour toutes les villes du sud de la France qu'il traversa¹⁸¹.

Ces éléments encouragèrent la production de monographies. Gustave Saige, archiviste paléographe aux Archives Nationales, publie en 1881 un ouvrage intitulé *Les Juifs du Languedoc antérieurement au XIV^e siècle*, ce qui était à la base une partie de sa thèse de l'École des chartes. Dans son avant-propos, il associe le point de départ de son étude à la découverte d'une charte émanant d'un certain Kalonyme ben Todros de Narbonne¹⁸², « auquel Benjamin de Tudèle consacre une mention spéciale dans son

179 J. BAUMGARTEN, « La question du judéo-français vue par les philologues allemands et français (XIX^e-XX^e siècles) », *op. cit.*, p. 404.

180 H. GROSS, M. BLOCH (trad.), *Gallia Judaica : dictionnaire géographique de la France d'après les sources rabbiniques*, Paris, 1897 (rééd. Amsterdam, Philo Press, 1969).

181 Henri Gross cite ainsi l'Itinéraire de Benjamin de Tudèle pour ses entrées sur Narbonne (p. 401-430), Béziers (p. 96-105), Montpellier (p. 323-335), Lunel (p. 277-290), Posquières (p. 446-450), Saint-Gilles (p. 650-652), Arles (p. 73-90) et Marseille (p. 367-384).

182 Voir *infra*, p. 73.

Itinéraire »¹⁸³, venant par là confirmer une lecture historique des *Massa'ot* effective à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle. Autre exemple, Théophile Malvezin rédige quelques années plus tôt une *Histoire des Juifs de Bordeaux*¹⁸⁴, dont la première partie est en fait consacrée aux juifs d'Espagne et du Portugal jusqu'à leur expulsion et dans laquelle il reconnaît la richesse informative du récit de Benjamin de Tudèle quant aux grands foyers juifs de part et d'autre des Pyrénées. Les recherches à échelle régionale et locale se multiplient à la fin du XIX^e siècle, relayées par la *REJ* : pour n'en citer que quelques unes, Léon Brunschvicg pour l'Ouest¹⁸⁵, Léon Gauthier pour la Bourgogne¹⁸⁶, Pierre Vidal pour le Roussillon¹⁸⁷ ou encore Salomon Kahn pour la Provence¹⁸⁸.

La place importante consacrée à l'histoire médiévale des juifs du Midi dans les études historiques annonce le cadre géographique au sein duquel s'effectue le renouveau des années 1970.

-
- 183 G. SAIGE, *Les Juifs du Languedoc antérieurement au XIV^e siècle*, Paris, A. Picard, 1881, avant-propos (p. VIII).
- 184 T. MALVEZIN, *Histoire des Juifs de Bordeaux*, 1875 (rééd. Pau, Belin-Beliet : Prince Negre, 1997), 383 p. La Guyenne n'est traitée qu'à partir du XVI^e siècle.
- 185 L. BRUNSCHVICG, « Les Juifs de Nantes et du pays nantais », *REJ*, 14, 1887, p. 80-91. ; « Les Juifs d'Angers et du pays angevin », in *REJ*, 29, 1894, p. 233-237 ; « Les Juifs en Bretagne », *REJ*, 49, 1904, p. 110-115.
- 186 L. GAUTHIER, « Les Juifs dans les deux Bourgognes : étude sur le commerce de l'argent aux XIII^e et XIV^e siècles », in *REJ*, 49, 1904, p. 5-6.
- 187 P. VIDAL, « Juifs des anciens comtés de Roussillon et de Cerdagne », in *REJ*, 15, 1887, p. 19-55 et 16, 1888, p. 1-23 et 170-203. L'étude a été rééditée en un seul volume : P. Vidal, *Les Juifs des anciens comtés de Roussillon et de Cerdagne*, Perpignan, Éd. Mare Nostrum, 1992.
- 188 S. KAHN, « Les Juifs de Posquières et de Saint-Gilles au Moyen Âge », in *Mémoires de l'Académie de Nîmes*, 35, 1912-191, p. 1-23.

2.2 Le renouveau des années 1970

La renaissance que connaissent les études juives en France doit considérablement à plusieurs historiens qui se spécialisent dans ce domaine, comme Simon Schwarzfuchs, Moshé Catane, qui émigrent tous les deux en Israël, Georges Vajda, Charles Touati et surtout Bernhard Blumenkranz. C'est ce dernier qui s'engage le plus significativement dans le mouvement¹⁸⁹ : suivant dans un premier temps des études de théologie en Suisse, sa thèse sur *Le sermon aux juifs d'Augustin : Une contribution à l'histoire des relations judéo-chrétiennes dans les premiers siècles*¹⁹⁰ (1946) annonce déjà l'orientation de ses recherches. Une fois installé en France, il mène un second doctorat sur les *Juifs et chrétiens dans le monde occidental, 430-1096*¹⁹¹ (1960) et réinvestit de cette manière l'histoire juive médiévale, qu'il coordonne rapidement au sein de la Nouvelle Gallia Judaïca (NGJ).

2.2.1 La Nouvelle Gallia Judaïca (NGJ) : recension documentaire et institutionnalisation¹⁹²

La première étape de toute organisation consista à réunir de manière la plus complète possible les matériaux utiles aux futures recherches. En 1961, Bernhard Blumenkranz publie une première *Bibliographie des Juifs en France*¹⁹³ et fonde un an plus tard la Commission française des archives juives (CFAJ), accompagnée de son

189 En 1985, un recueil d'articles rend hommage à l'historien et à son œuvre : voir la bibliographie de ses travaux jusqu'en 1982 rassemblés par G. CHAZELAS, in G. DAHAN (dir.), *Les Juifs au regard de l'histoire : Mélanges en l'honneur de Bernhard Blumenkranz*, Paris, Picard, 1985, p. 9-19.

190 B. BLUMENKRANZ, *Die Judenpredigt Augustins : Ein beitrag zur Geschichte der jüdisch-christlichen Beziehungen in den ersten Jahrhunderten*, Bâle, Helbing et Liechtenhahn, 1946, 218 p.

191 B. BLUMENKRANZ, *Juifs et chrétiens dans le monde occidental, 430-1096*, Paris-La Haye, Mouton et Cie, 1960 (rééd. Paris-Louvain, Peeters, 2007), 440 p.

192 Voir la présentation du centre de recherche dans les *Annuaire de l'EPHE* à partir de 1982, résumant les objectifs, les programmes de recherche et les différents partenariats de la NGJ. Les publications sont numérisées sur le portail Persée pour la collection antérieure à 2006 <URL :<http://www.persee.fr/web/ouvrages/home/prescript/fond/ephe> >.

193 B. BLUMENKRANZ, *Bibliographie des Juifs en France*, Paris, Centre d'études juives, 1961 (rééd. Toulouse, Privat, 1974 avec M. Lévy).

périodique *Archives juives*. Ce travail de recension constitue le but originel du groupe Nouvelle *Gallia Judaïca*, qui reprend son appellation à l'œuvre d'Henri Gross, marquant ainsi une continuité avec ce premier outil (dont l'auteur avait lui-même conscience du caractère inachevé). En 1969, le *Dictionnaire géographique* a d'ailleurs été complété par Simon Schwarzfuchs d'un « supplément bibliographique, avec additions et corrections »¹⁹⁴. Cette entreprise de récupération et d'amélioration devait se faire par région, l'échelle communautaire laissant une empreinte pérenne dans les productions historiographiques.

La NGJ est rattachée à partir de 1972 au CNRS¹⁹⁵, selon différents statuts qui se succèdent¹⁹⁶. Installée pendant dix années à Montpellier (1994-2014), où se tiennent des séminaires et des colloques internationaux depuis le début des années 2000, elle s'est rapprochée spatialement de l'EPHE et de l'Université Paris IV Sorbonne, institutions assurant aujourd'hui un rôle de tutelle et avec lesquelles les directeurs de recherche ont entretenu dès le début un lien étroit de collaboration scientifique (par rattachement à la Section des sciences religieuses).

En 1972, une première synthèse sur l'*Histoire des Juifs en France*¹⁹⁷ est éditée sous la supervision de Bernhard Blumenkranz, qui vient justifier en début d'introduction une telle entreprise. Il reprend à cet effet la fonction récapitulative de l'histoire juive, développée par Simon Dubnov, en y voyant un « fidèle miroir de la France », voire un

194 S. SCHWARZFUCHS, *Supplément bibliographique : additions et corrections à l'ouvrage de Henri Gross "Gallia Judaica"*, Amsterdam, Philo Press, 1969.

195 Voir la présentation du laboratoire de recherche sur le site de la NGJ – LEM - CNRS.

<URL : <http://lem.vjf.cnrs.fr/spip.php?rubrique22>.>

196 1971 : « Recherche coopérative sur programme » (RCP) n° 299 ; 1972 : « Unité propre de recherche » (UPR) n° 208 ; 1977 : « Équipe de recherche scientifique » (ERS) n°13 ; 1995 : « Unité de recherche associée » (URA) n°152 rattachée au Centre d'études des religions du Livre (CERL), devenue ensuite « Unité mixte de recherche » (UMR) n°8584 du Laboratoire d'études sur les monothéismes (LEM).

197 B. BLUMENKRANZ (dir.), *Histoire des Juifs en France*, Toulouse, Privat, 1972, p. 5. Il s'agit du premier ouvrage paru au sein de la collection « Franco-Judaïca », créée la même année pour assurer la diffusion des travaux menés par la NGJ.

outil de révélation des changements que le pays traverse ou s'apprête à traverser¹⁹⁸. Il souhaite par ailleurs sortir de « l'événement et [du] fait littéraire », qui conditionnaient une histoire où « le Juif n'est pas sujet mais toujours objet »¹⁹⁹. Cette aspiration à l'alternative se concrétise par l'intégration de nouvelles sources à celles déjà publiées au cours des dernières décennies. L'ajout des sources latines et vernaculaires permet ainsi de prendre en compte les documents d'archives (minutes notariales, registres judiciaires...), dont le long et minutieux travail de dépouillement annonce des « enquêtes » de plus grande proximité. Les parties de l'ouvrage consacrées aux époques moderne et contemporaine (1501-1972) signalent l'ouverture qu'entreprend la NGJ, à la base limitée au Moyen Âge, quant à la chronologie appréhendée. Toujours dans l'optique de fournir des instruments préparatoires, un recensement des *Documents modernes sur les Juifs* et de leurs lieux de consultation est envisagé²⁰⁰. Un cycle de colloques sur les XVIII^e-XIX^e siècles est organisé, donnant par la suite des publications collectives²⁰¹. Le successeur de Bernhard Blumenkranz à la direction du groupe de recherche, Gérard Nahon, se spécialise notamment dans les « Nations » juives portugaises des XVII^e-XVIII^e siècles²⁰². La période moderne donne l'occasion de travailler sur des sources encore différentes, telles que les tables du registre d'État civil juif, ouvrant à la démographie historique et à la généalogie²⁰³.

198 *Ibid.*, p. 5.

199 *Ibid.*, p. 8.

200 B. BLUMENKRANZ (dir.), *Documents modernes sur les Juifs, XVI^e-XX^e siècles*, t. I. *Dépôts parisiens*, Toulouse, Privat, 1979, 659 p.

201 B. BLUMENKRANZ et A. SOBOUL (dir.), *Les Juifs et la Révolution française* (actes du colloque tenu en 1974), Toulouse, Privat, 1976 (rééd. 1989), 248 p. et *Le Grand Sanhédrin de Napoléon* (actes du colloque tenu en 1977), Toulouse, Privat, 1979, 228 p. B. BLUMENKRANZ (dir.), *Les Juifs en France au XVIII^e siècle*, Paris, Commission française des Archives juives, 1994, 269 p.

202 G. NAHON, *Les « Nations » juives portugaises du Sud-Ouest de la France (1684-1791). Documents*, Paris, Fundação Calouste Gulbenkian, 1981, 541 p.

203 Après avoir édité les *Tables du registre d'état civil de la communauté juive de Metz : 1717-1792* (Paris, Meyer, 1987), Paul-André Meyer publie une étude sur *La communauté juive de Metz au XVIII^e : histoire et démographie* (Metz, Éd. Serpenoise Nancy / Presses universitaires de Nancy, 1993, 335 p.).

L'approche renouvelée par la NGJ a donc d'abord consisté en une reconsidération des sources et en un important travail de préparation éditoriale. Il s'agit d'une démarche collective, à la tête de laquelle se sont relayés de grands noms : Gérard Nahon, Gilbert Dahan qui créa la collection « Nouvelle Gallia Judaïca », et Danièle Iancu-Agou, qui conduit encore les travaux de communication à Montpellier. Ces derniers, ainsi que les nombreux autres contributeurs, ont su pérenniser ce nouveau souffle donné à l'historiographie juive, en y appliquant les méthodes et perspectives de recherche développées dans le courant de la nouvelle École des Annales, et ce dans un cadre géographique qui s'avéraient des plus propices.

2.2.2 Les études juives méditerranéennes : diversification des axes de recherches²⁰⁴

L'espace languedocien et provençal, on l'a vu, était déjà favorisé au temps des premières monographies. Le phénomène peut s'expliquer principalement par l'image de prospérité que renvoyaient les communautés juives des régions méridionales. Dans son étude sur les *Juifs du Languedoc* (1881), Gustave Saige s'intéresse à la « condition sociale » ainsi qu'aux « droits fonciers et seigneuriaux » d'un groupe entretenant des relations privilégiées avec les pouvoirs ecclésiastiques et séculiers²⁰⁵. Une situation stable plus importante, comparée aux royaumes de France (*Tsarfat*) ou d'Angleterre, qui semble avoir aidé à une meilleure conservation de la documentation et des vestiges architecturaux. En 1977, se tient à Fanjeaux (commune située à une trentaine de kilomètres de Carcassonne) le séminaire d'histoire religieuse dédié cette année là aux « Juifs et judaïsme du Languedoc », dont les diverses contributions viennent illustrer la « vitalité des Juifs méridionaux » du Moyen Âge central²⁰⁶.

La côte méditerranéenne médiévale représente l'un des terrains idéals, si ce n'est le premier, pour la valorisation de la culture matérielle juive. Dès les années 1960,

204 Je n'oublie pas le travail entrepris par plusieurs membres de la NGJ sur les communautés septentrionales, et notamment sur l'Est de la France, mais le fait que le récit de Benjamin de Tudèle s'inscrive pleinement dans les études méditerranéennes vient justifier la focalisation sur celles-ci.

205 G. SAIGE, *Les Juifs du Languedoc antérieurement au XIV^e siècle*, op. cit., avant-propos (p. VI) et p. 3.

206 *Juifs et judaïsme de Languedoc*, Toulouse, Privat, 1977, p. 10.

Bernhard Blumenkranz intègre la géographie historique, et plus particulièrement la topographie afin de reconstituer les implantations urbaines des juifs. En 1974, Danièle Iancu-Agou publie une « Topographie des quartiers juifs en Provence médiévale »²⁰⁷. L'épigraphie (à partir des inscriptions funéraires et synagogales ou encore des grafitis), discipline déjà signalée au temps de la première *Wissenschaft des Judentums* (par Léopold Zunz et Samuel David Luzzato), est reprise par Gérard Nahon²⁰⁸, lors du colloque « Art et Archéologie des Juifs en France »²⁰⁹ organisé en 1979. La publication qui paraît l'année suivante se termine par un « Inventaire archéologique » des vestiges de bâtiments communautaires retrouvés. Ce vaste champ d'étude pluridisciplinaire est mobilisé dès le départ car il répond au projet initial de la conception de dictionnaires régionaux, un labeur qui n'a obtenu des résultats finals que très récemment²¹⁰.

La perception d'un climat de « sérénité », notamment relayé dans le récit de Benjamin de Tudèle²¹¹, invita par ailleurs à réfléchir sur la qualification de l'intégration des communautés juives au sein de l'espace civilisationnel concerné. Salo Wittmayer Baron était précurseur avec sa remise en question de « l'histoire lacrymale » des juifs²¹². Pour l'Espagne médiévale, c'est à l'inverse la *convivencia*, idéalisation de la coexistence entre juifs, chrétiens et musulmans qui est source de débats²¹³. L'intérêt pour le

-
- 207 D. IANCU-AGOU, « Topographie des quartiers juifs en Provence médiévale », in *REJ*, 133, 1974, p. 11-156.
- 208 G. NAHON, « L'épigraphie », in B. Blumenkranz (dir.) S. W. BARON (préf.), *Art et Archéologie des Juifs en France médiévale*, 1980, p. 95-132. Voir également : G. NAHON, B. BLUMENKRANZ (préf.), *Inscriptions hébraïques et juives de France médiévale*, Paris, Les Belles Lettres, 1986, 410 p.
- 209 B. BLUMENKRANZ, « Colloque sur l'Art et l'Archéologie des Juifs en France médiévale » à Bec-Hellouin (Haute-Normandie), 9-11 septembre 1979.
- 210 D. IANCU-AGOU, *Provincia Judaica. Dictionnaire de géographie historique des juifs en Provence médiévale*, Paris / Louvain, Peeters, 2010, 248 p. ; S. SCHWARZFUCHS et J.-L. FRAY (éd.), D. IANCU-AGOU (préf.), *Présence juive en Alsace et en Lorraine médiévales. Dictionnaire de géographie historique*, Paris, Éd. du Cerf, 2015, 600 p.
- 211 B. PHILIPPE, *Être juif dans la société française*, Paris, Montalba, 1979, p. 59.
- 212 Cité in D. CHARBIT, « Histoire et historiens », *op. cit.*, p. 111.
- 213 La *convivencia* fut révélée comme un « mythe historiographique » par deux universitaires américains spécialistes de la condition juive au sein du monde musulman, Bernard Lewis (*Juifs en terre d'Islam*, 1984) et Mark Cohen (*Sous le croissant et la croix : les Juifs au Moyen Âge*, 1994).

fonctionnement intra et intercommunautaire (étude de la législation interne à l'appui des *taqqanot*²¹⁴, démographie par le traitement statistique des listes de noms de famille, analyse anthroponymique pour remonter les origines, recherche sur la création et le maintien de réseaux...) se double inévitablement d'une attention pour les interactions avec les Chrétiens, fil directeur d'une grande partie des travaux menés, qui inclut une démarche comparative et concerne autant les pratiques que les représentations. L'histoire des mentalités y occupe en effet une grande place, trouvant son terreau dans la théologie (influences spirituelles), dans la littérature polémique²¹⁵ (disputes publiques) ou encore dans l'iconographie²¹⁶.

La thèse de Joseph Schatzmiller, qui dans son ensemble reflète les différents axes de recherche privilégiés par cette nouvelle historiographie juive, aborde notamment les relations judéo-chrétiennes sous le prisme de la pratique judiciaire²¹⁷. Le statut légal mais aussi économique, à travers la fiscalité et le prêt d'argent, sont étudiés comme des facteurs d'intégration. Autre élément-clé, le phénomène de la conversion, qui invite à réfléchir sur la dialectique de l'insertion, voire de l'ascension, et de la préservation (ou non) d'une identité juive. C'est le sujet de la thèse de Danièle Iancu-Agou dans les années 1990²¹⁸ : devant à la base porter sur le mariage juif

214 G. NAHON, « Judaïsme médiéval et moderne », in *École pratique des hautes études, Section des sciences religieuses, Annuaire*, 94, 1985, partie « I. Synodes et *taqqanot* en France au XII^e siècle », p. 331-334.

215 Le corpus correspondant a été réuni par Bernhard Blumenkranz dans *Les auteurs chrétiens du Moyen Âge sur les juifs et le judaïsme*, Paris-La Haye, Mouton & Cie, 1963 (rééd. en 2007), 304 p.

216 Une fois encore, l'analyse de l'image trouve en Bernhard Blumenkranz un pionnier, avec son étude sur *Le juif médiéval au miroir de l'art chrétien*, Paris, Études augustiniennes, 1966, 159 p. Cette extension de la recherche historique au domaine de l'art rejoint cette idée de valorisation de la culture matérielle. Thérèse Metzger prit la relève en étudiant les enluminures des manuscrits hébraïques : T. et M. METZGER, *La Vie juive au Moyen Âge : illustrée par les manuscrits hébraïques enluminés du XIII^e au XVI^e siècles*, Paris, Vilo, 1982, 320 p.

217 G. NAHON, J. SHATZMILLER, « Recherches sur la communauté juive de Manosque au Moyen Âge, 1241-1329 (compte-rendu) », in *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 29^e année, 1974, n°6, p. 1527-1530.

218 D. IANCU-AGOU, G. DUBY (préf.), *Juifs et néophytes en Provence : l'exemple d'Aix à travers le destin de Régine Abram de Draguignan (1469-1525)*, Paris-Louvain, Peeters, 2001.

provençal, le dépouillement d'une centaine de minutes notariales l'amène à découvrir un contrat de mariage d'une juive qui, après son veuvage, se convertit et parvient à pénétrer les plus hautes sphères du pouvoir aixois, en épousant en deuxième nocces un membre de l'Hôtel du roi René. La concentration sur ce cas particulier permet à l'historienne d'appréhender le phénomène plus vaste des néophytes, selon le procédé de réduction propre à la micro-histoire. La prosopographie²¹⁹ est également une autre méthode employée pour mieux appréhender un milieu qui tend à s'assimiler à l'élite, là encore par le biais des parcours individuels (restitution des carrières et des réseaux de parenté). Enfin, et non des moindres, la science constitue également l'indice de liens de réciprocité. Les recherches sur la pratique de la traduction et de l'édition de grandes œuvres, sur la sollicitation de médecins juifs par les seigneurs ou encore sur l'apport des divers courants de la pensée juive à la philosophie médiévale, viennent attester une reconnaissance et une influence du savoir juif sur la culture chrétienne. C'est dans cette valorisation du rayonnement intellectuel des juifs dans le Midi de la France, « des Tibbonides à Maïmonide »²²⁰, que s'intègre d'abord l'étude des *yeshivot* méditerranéennes.

3 Les écoles talmudiques : un champ d'étude en suspens ?

Tous les historiens font le constat d'une floraison des écoles talmudiques au cours des XII^e-XIV^e siècles. Le récit de Benjamin de Tudèle est en continu invoqué pour illustrer ce phénomène, qui fait l'objet d'une histoire avant tout intellectuelle. En fait, la prééminence d'une telle approche s'explique non seulement par la rareté des sources

219 Cette approche fut privilégiée lors du séminaire tenu à Montpellier en 2005-2006 : D. IANCU-AGOU (dir.), *Les juifs méditerranéens au Moyen Âge : Culture et prosopographie*, op. cit.

220 Titre du colloque montpellierain tenu en 2004 : D. IANCU-AGOU et É. NICOLAS, *Des Tibbonides à Maïmonide : rayonnement des Juifs andalous en Pays d'Oc médiéval*, Paris, Éd. Du Cerf, 2009, 250 p. Recension faite par Juliette Sibon : J. SIBON, « Danièle Iancu-Agou et Élie Nicolas (dir.), *Des Tibbonides à Maïmonide. Rayonnement des Juifs andalous en pays d'Oc médiéval* », in *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], 2009, mis en ligne le 14 juillet 2009. <URL : <https://crm.revues.org/11582>>

concernant le fonctionnement à proprement parler de ces structures²²¹, ajouté à un défaut de traces matérielles, mais aussi par un fort héritage historiographique dont il semble difficile de s'extirper.

3.1 L'incarnation d'une tradition historiographique

Le premier biais dans l'étude des écoles est dû au type de documentation privilégiée par la science du judaïsme. La littérature rabbinique vient créer un lien très fort d'une part entre ceux qui l'ont produite et d'autre part les écoles qu'ils dirigent. Ce phénomène circulaire explique pourquoi les historiens furent prioritairement amenés à s'intéresser au « rabbinat », entendu comme une véritable institution au sein de la diaspora. Un tel angle d'analyse concorde parfaitement en France avec la résurgence au cours du XIX^e de l'« Histoire littéraire » et la prédominance de l'écriture biographique propre à cette époque.

3.1.1 Biographies littéraires en France (XIX^e siècle)

C'est dans le cadre du monumental travail de publication de l'*Histoire littéraire de la France* (alors rendue au XIV^e siècle) qu'Ernest Renan (1823-1892), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres depuis 1856, entreprend la rédaction des portraits des auteurs rabbins du Moyen Âge. Ce savant philologue met à profit sa maîtrise des langues sémitiques et s'associe avec Adolf Neubauer²²² pour perpétuer les premiers travaux sur les rabbins des XI^e-XIII^e siècles²²³. Il signe un premier article sur

221 Pour la période moderne, la possession de registres de comptabilité et de *listae* permet d'appréhender les effectifs, la hiérarchie et les moyens d'existence des *yeshivot* : voir G. NAHON, « *Yeshivot* hiérosolymites du XVIII^e siècle », in *Métropoles et périphéries séfarades d'Occident*, op. cit., p. 419-446.

222 Sur ce spécialiste des manuscrits hébraïques, voir supra, p. 39.

223 Voir notamment : C. RIVAIN, « Sur quelques rabbins de la fin du onzième siècle, ou du commencement du douzième », in *Histoire littéraire de la France* [En ligne], 13, 1814, p. 1-6. <URL : <https://archive.org/details/histoirelittra13riveuoft>>. P. DE PASTORET, « Sur quelques rabbins du commencement du XIII^e siècle », in *Histoire littéraire de la France* [En ligne], 16, 1824, p. 337-388. <URL : <https://archive.org/details/histoirelittra16riveuoft>>.

les *Rabbins français du commencement du XIV^e siècle* (1877)²²⁴, divisé entre « Juiveries du Nord » et « Communautés juives du Midi », puis un second sur *Les écrivains juifs français du XIV^e siècle* (1893)²²⁵.

En 1878, Adolphe A. Rouët entreprend une *Étude sur l'école juive de Lunel*, alors que celle-ci n'a jamais clairement été identifiée. En fait, l'auteur comprend le terme d'« école » comme la communauté des rabbins et savants installée dans la « nouvelle Jéricho ». Déplorant l'absence de toute nouvelle trouvaille archivistique, il se borne « par l'examen plus ou moins développé des ouvrages qu'elle a produits [...] à montrer son influence sur les esprits lettrés du Moyen Âge »²²⁶. Son œuvre consiste ainsi en une suite de notices sur les grands maîtres affiliés à cette ville (il en profite pour réfuter l'hypothèse selon laquelle Rachi serait originaire de Lunel²²⁷), sur les travaux qu'il y menèrent ainsi que sur les controverses qui les animèrent.

3.1.2 Cecil Roth et l'émergence du rabbinat dans l'Angleterre médiévale (XX^e siècle)

En 1948, Cecil Roth publie une contribution sur « Les activités intellectuelles de la juiverie médiévale anglaise »²²⁸, retraçant de manière classique les grands domaines et figures qui vivifièrent le pays à partir du XII^e siècle. Il diffère cependant du procédé français, grâce à une documentation plus diversifiée : reprenant le postulat de Joseph Jacobs²²⁹ sur la prédominance intellectuelle des juifs de l'Angleterre Plantagenêt dans

224 E. RENAN, « Les Rabbins français du commencement du XIV^e siècle », in *Histoire littéraire de la France* [En ligne], 27, 1877, p. 430- 728.

<URL : <https://archive.org/details/histoirelittra27riveuoft>>.

225 E. RENAN, « Les écrivains français du XIV^e siècle », in *Histoire littéraire de la France* [En ligne], 31, 1893 (publication posthume). <URL : <https://archive.org/details/histoirelittra31riveuoft>>.

226 A. A. ROUËT, *Étude sur l'école juive de Lunel*, Montpellier-Paris, F. Seguin / R. Vieweg, 1878, introduction (p. II-III).

227 *Ibid.*, p. 21-22.

228 C. ROTH, « The intellectual activities of medieval English Jewry », in *British Academy Supplemental Papers*, 8, 1948, 74 p.

229 J. JACOBS, *The Jews of Angevine England*, Londres, 1893. Cité in C. Roth, « The intellectual activities of medieval English Jewry », *op. cit.*, p. 5.

l'Europe du nord, il cherche à en apporter les preuves, notamment en reconstituant les bibliothèques à partir d'inventaires conservés, et ainsi montrer que les juifs possédaient des livres, et qui plus est de grande valeur. Lorsqu'il est ensuite amené à parler des savants du Talmud, il se base sur des rôles latins comportant des listes nominatives, afin d'identifier les individus pourvus du titre de « maître » (*magister*), qu'il rapproche, par croisement avec les sources littéraires, des rabbins érudits. De même dans les documents hébraïques, il repère les personnes mentionnées avec l'épithète rabbinique conventionnelle. Les *sheratoth* (« stars »), actes en hébreu antérieurs au XIII^e siècle, représentent une mine d'informations supplémentaires sur la situation de ces hommes, dont Cecil Roth remarque pour plusieurs la jouissance d'une certaine autorité, reconnue et parfois mise en place par les pouvoirs civils²³⁰.

Il paraît en fait pratiquement impossible de détacher les écoles de l'étude historique du rabbinat, leur interdépendance étant scellée dans la littérature. En France, les académies souffrent d'un vide documentaire plus important comparé à d'autres pays. L'attestation de leur présence demeure involontaire au sein des archives non-juives : Gustave Saige édite ainsi en 1881 des procès-verbaux de ventes d'immeubles confisqués aux juifs (et peut-être ceux abritant les écoles) dans les sénéchaussées de Toulouse, de Carcassonne et de Beaucaire, représentant avant tout un « intérêt considérable pour l'histoire des Rabbins qui brillaient alors dans les Écoles juives du Midi »²³¹. Néanmoins, au cours des années 1970-1980, certains historiens tentent d'apporter une nouvelle visibilité aux académies, grâce à de nouveaux outils d'analyse.

3.2 Pour une nouvelle visibilité des écoles

3.2.1 La réappropriation des sources écrites

Au cours de ses recherches sur les collections de la Guenizah, Norman Golb, spécialiste américain de manuscrits hébraïques se réclamant de la « paléographie

230 C. ROTH, « The savants », in *British Academy Supplemental Papers*, op. cit., p. 15.

231 G. SAIGE, *Les Juifs du Languedoc antérieurement au XIV^e siècle*, op. cit., introduction (p. VII).

analytique »²³², est amené à rompre le silence sur le passé d'un brillant foyer intellectuel jusque là insoupçonné. Il remarqua, à partir de la relecture d'une lettre manuscrite du XI^e siècle qui évoque la confiscation des biens d'un juif accusé de meurtre, une erreur quant à la transcription de l'origine géographique de ce dernier : en effet, Norman Golb voit à la place de l'acronyme hébraïque « RDNS » (Rodez) reporté dans le document édité, celui de « RDWN » (Rouen). Une telle bévue fut conditionnée par la méconnaissance des savants hébraïsants (dont fait partie Henri Gross, qui lui comprend « DRWYS » pour Dreux) à propos d'une communauté progressivement oubliée depuis les expulsions du XIV^e siècle. La rectification systématique qu'il entreprend l'amène à constituer progressivement un corpus diversifié sur un centre d'étude dont l'histoire n'avait jamais encore été faite. Valorisant l'investigation toponymique, qu'il considère comme « la clé principale pour la compréhension de l'histoire des communautés juives françaises », le paléographe insiste sur la nécessité de revenir aux documents originaux afin d'y déceler également de nouvelles localisations et ainsi étendre l'ampleur du dynamisme culturel juif dans la France médiévale. À partir de la reconsidération de tout un ensemble de sources hébraïques, il parvient non seulement à montrer que ces dernières sont les seules à mentionner des écoles pour certaines localités (Montpellier, Lunel, Beaucaire)²³³, coïncidant ainsi avec leur signalisation faite par Benjamin de Tudèle, mais aussi à opérer une distinction très claire d'après un vocabulaire précis, entre la synagogue (*bet kenesset*) et ce qu'il nomme l'« école permanente » (*yeshiva, bet midrash*)²³⁴.

232 Norman Golb définit cette spécialisation comme l'atteinte de « la signification de manuscrits, en général des textes historiques, au travers de leur déchiffrement lettre à lettre, et d'arriver à une compréhension des textes déchiffrés par rapport aux faits historiques et linguistiques connus, et au moyen d'analyse logique et de reconstruction ». L'ensemble de sa démarche est décrite dans l'introduction de sa monographie sur la communauté juive rouennaise : N. GOLB, *Les Juifs de Rouen au Moyen Âge: portrait d'une culture oubliée*, Rouen, Presses de l'Université de Rouen, 1985 (éd. traduite et augmentée ; Tel-Aviv, 1976 pour la 1^{ère} éd.), introduction (p. XIX-XXIX).

233 N. GOLB, « Les écoles rabbiniques en France au Moyen Âge », in *Revue de l'histoire des religions*, 202, 1985, p. 256.

234 *Ibid.*, p. 251 (note 25).

L'appel aux données lexicographiques est repris par Aryeh Graboïs dans son étude sur les écoles de Narbonne au XIII^e siècle²³⁵. Le médiéviste souhaite revenir sur « un aspect négligé de [leur] histoire, le fonctionnement matériel et l'organisation de ce centre scolaire, ainsi que sa place dans la structure sociale de la communauté »²³⁶. Il s'intéresse pour cela aux rapports entretenus entre les dirigeants des écoles et les organes représentatifs de l'autorité communautaire, évoluant du « Principat » monopolisé par le *Nasi* au « Consulat » partagé entre les *Parnassim*. Il s'attache ensuite à la localisation des « Vieilles Écoles » et des « Nouvelles Écoles », des classes d'enseignement primaire et des *scholae* supérieures. Il mobilise pour cela les chartes seigneuriales du XIII^e siècle pour y retrouver les mentions des bâtiments reconnus comme biens communautaires et procéder à une comparaison de leurs appellations.

Joseph Schatzmiller reprend quant à lui la littérature rabbinique française et tente d'y trouver d'éventuelles précisions architecturales²³⁷. Mais face à un résultat plus que maigre, il met en avant quelques textes précieux (déjà cités par Norman Golb) qui en évoquent du moins la vie et l'organisation intérieures, tel que le court écrit d'Isaac ben Yédaha, étudiant au sein de la *yeshiva* de Meshulam ben Moïse à Béziers au cours du XII^e siècle²³⁸, les *Règles pour l'étude de la Torah* compilées au cours des XI^e-XII^e siècles (qui obligent notamment à construire un lieu consacré à l'étude talmudique)²³⁹, ainsi que certains extraits du *Sefer Hassidim* allemand (début du XIII^e siècle) qui

235 A. GRABOÏS, « Les écoles de Narbonne au XIII^e siècle », in *Juifs et judaïsme de Languedoc*, *op. cit.*, p. 141-157.

<URL: http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/anami_0003-4398_1997_num_109_218_3784>.

236 *Ibid.*, p. 142-143. Voir également l'article du même auteur sur « Le "roi juif" de Narbonne », in *Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, 109, 1997, n°218, p. 173-175.

237 J. SCHATZMILLER, « Les écoles dans la littérature rabbinique », in B. BLUMENKRANZ (dir.), S. W. BARON (préf.), *Art et Archéologie des Juifs en France*, *op. cit.*, p. 137-142.

238 Ce texte fut édité par Adolf Neubauer (« Yédaha de Béziers », in *REJ*, 20, 1890, p. 244-248). Norman Golb en propose la traduction française d'un extrait dans son article « Nature et destination du monument hébraïque découvert à Rouen », in *Proceedings of the American Academy for Jewish Research*, 48, 1981, p. 119-120.

révèlent les “dimensions familiales” du monde des *yeshivot* de l'époque »²⁴⁰. Joseph Schatzmiller remarque au sein du récit de Benjamin du Tudèle l'absence de toute description physique concernant les *yeshivot*²⁴¹, qu'il prend pourtant soin de répertorier, tandis que les palais, notamment à Rome, constituent l'occasion de longues descriptions monumentales²⁴². Cette absence de tout signalement extérieur laisse supposer un aspect modeste de ces structures replongées dans l'anonymat, jusqu'à ce qu'une découverte majeure vienne quelque peu changer la donne.

3.2.2 La *yeshiva* de Rouen²⁴³ : le rôle majeur de l'archéologie

Au cours de l'été 1976, à l'occasion de travaux dans la cour du Palais de Justice de Rouen (construit au XV^e siècle), ont été dégagés les vestiges d'un bâtiment juif de style roman, au nord de l'ancienne rue aux Juifs.

Les interrogations quant à la fonction de cet édifice viennent cristalliser le débat sur la distinction effective entre écoles et synagogues, animant déjà le domaine terminologique. Après que l'hypothèse d'une résidence ait très rapidement été écartée²⁴⁴, deux positions se font face. Bernhard Blumenkranz opte pour une synagogue monumentale, bien qu'une première ait déjà été identifiée à proximité, plus à l'ouest du quartier juif. Mais la thèse finit par être totalement démontée par Norman Golb qui pointe une obnubilation sur les sources latines et une assimilation

239 Ce traité a représenté un objet de débats quant à sa valeur de témoignage sur l'existence réelle des *yeshivot* : pour Salo Wittmayer Baron, il ne s'agirait que d'un régime théorique tandis que Norman Golb et Joseph Schatzmiller tendent à y voir tout de même la preuve d'une structuration d'écoles de type communautaire, qui doit supplanter la pratique (persistante) de l'enseignement au domicile du maître. Voir J. SCHATZMILLER, « Les écoles dans la littérature rabbinique », in *Art et archéologie des Juifs en France*, op. cit., p. 139 et N. GOLB, « Les écoles rabbiniques en France au Moyen Âge », op. cit., p. 245-246.

240 J. SCHATZMILLER, *Ibid.*, p. 140.

241 *Ibid.*, p. 139.

242 B. DE TUDÈLE, J.-P. BARATIER (trad.), *Voyages de Rabbi Benjamin*, op. cit., p. 22-28.

243 Voir J.-S. KLEIN, *La Maison sublime : l'École rabbinique et le Royaume juif de Rouen*, Rouen, Éd. Points de vue, 2006.

244 C'était le premier avis de l'archéologue Michel de Boüard durant la première année des fouilles.

systématique du terme de *schola judaeorum* à une synagogue alors que le croisement avec la documentation hébraïque prouve le contraire. Sa démonstration d'une école de type communautaire s'appuie par ailleurs sur la concordance des fouilles archéologiques avec l'emplacement qu'il avait lui-même anticipé à partir de l'étude de plans urbains de l'époque moderne, ou encore sur l'absence d'abside, indispensable à toute synagogue pour y ranger les rouleaux de la Torah²⁴⁵. Enfin, l'occurrence d'une « escole as juuys »²⁴⁶ au XIV^e siècle, dans un procès-verbal à propos d'une rente non échue, vient souligner un dernier élément fondamental dans la distinction entre *yeshivot* et synagogues, relatif au devenir de ces bâtiments (déjà perceptible chez Gustave Saige²⁴⁷) : alors que les synagogues sont généralement transformées en églises, les écoles reviennent à des particuliers, faisant ainsi disparaître l'identité primitive du lieu²⁴⁸.

La complémentarité de cette première trouvaille archéologique est loin d'être négligeable : en plus de confirmer l'indépendance physique de l'école vis-à-vis de la synagogue (bien que celles-ci restent en général très proches dans leur localisation), elle recoupe l'ensemble des manuscrits hébraïques et latins rassemblés par Norman Golb, qui signalaient une vie intellectuelle très dynamique dans la capitale normande. La conservation de cet édifice, exceptionnel pour l'époque médiévale, vient par ailleurs nous renseigner sur l'organisation spatiale (un sous-sol servait de bibliothèque puis deux étages desservaient la salle d'étude ainsi que les « bureaux » des maîtres) et sur la capacité d'accueil (de 50 à 60 étudiants)²⁴⁹ d'une école appartenant à une « métropole intellectuelle »²⁵⁰, de proportion équivalente à Narbonne.

245 N. GOLB, « Nature et destination du monument hébraïque découvert à Rouen », *op. cit.*, p. 109-110.

246 L. DELSALLE, « L'école aux Juifs de Rouen », in *Études normandes*, 1985, n° 1. Cité in N. GOLB, « Les écoles rabbiniques en France au Moyen Âge », *op. cit.*, p. 250 (note 24).

247 Voir *supra*, p. 61.

248 Les écoles de Narbonne ont également été rachetées au début du XIV^e siècle. Leur prix de vente permet de rendre compte de la valeur architecturale des édifices. Voir A. GRABOÏS, « Les écoles de Narbonne au XIII^e siècle », *op. cit.*, p. 154 et N. GOLB, *ibid.*, p. 263-265.

249 J.-S. KLEIN, « La construction de l'école rabbinique (vers 1100), in *La Maison sublime : l'École rabbinique et le Royaume juif de Rouen*, *op. cit.*, p. 37-43.

250 A. GRABOÏS, « Les écoles de Narbonne au XIII^e siècle », *op. cit.*, p. 142.

Le développement de l'archéologie préventive recouvre une dimension mémorielle²⁵¹, en entretenant le souvenir des communautés juives par les lieux qui les incarnent. Les écoles viendraient ainsi témoigner d'une vie organisée, où l'érudition occupait une place centrale. Mais les restes monumentaux étant plus que rares, c'est donc inévitablement le corpus littéraire qui reste prédominant. Le récit de Benjamin de Tudèle y trouve toute sa place : en plus d'exalter l'éclat ancien du « peuple du Livre »²⁵², il éclaire les historiens sur une période charnière, durant ces dernières décennies où la pensée juive traditionnelle préserve encore son monopole, avant que ne surviennent la controverse autour de l'œuvre maïmonidienne et l'éclosion de la Kabbale à partir du XIII^e siècle. Les nouveaux travaux sur ces courants philosophiques au cours des années 1980-1990 (notamment par Maurice-Ruben Hayoun) rappellent bien cet enracinement de l'histoire intellectuelle, qui doit néanmoins se doubler d'une réflexion sur l'enseignement juif en tant que pratique identitaire à part entière²⁵³.



-
- 251 Voir la conférence sur « Le patrimoine juif médiéval en France : entre histoire, archéologie et tradition orale » donnée le 14 janvier 2010 par Danièle Iancu-Agou à l'occasion du colloque international sur l'*Archéologie du judaïsme en France et en Europe* (14-15 janvier 2010), organisé par le Musée d'art et d'histoire du Judaïsme et l'Inrap et mis en ligne sur le site *Akadem*. <URL : http://www.akadem.org/sommaire/colloques/le-judaisme-antique-et-medieval-sort-de-terre/les-quartiers-juifs-medievaux-15-09-2010-8256_4107.php>.
- 252 L'édition française des *Massaôt* proposée par le rabbin Haïm Harboun est présentée comme le fruit d'un « devoir de mémoire » : elle s'inscrit dans la volonté de « transmettre » (sens que l'on peut accorder au terme de « massoreth », nom de sa maison d'édition) au lectorat juif français les récits de voyage anciens. Celui de Benjamin de Tudèle vient en particulier illustrer un passé glorieux où « chaque juif connaissait toute la Bible », et ainsi mettre en garde contre la « régression intellectuelle et sociale », que connaît jusqu'à nos jours l'Europe : H. HARBOUN, *Les voyageurs juifs du Moyen Âge, XII^e siècle...*, op. cit., préambule (p. 9-16).
- 253 C. DENJEAN, « L'importance des écoles talmudiques dans les villes méditerranéennes de Girone à Marseille selon Benjamin de Tudèle en 1173 », in P. GILLI (dir.), *Former, enseigner, éduquer dans l'Occident médiéval : (1100-1450) : textes et documents*, t. 1, Paris, SEDES, 1999, p. 43-44.

Étude de cas

De même que les grafitis qui ont été retrouvés sur les murs de la *yeshiva* rouennaise véhiculent des messages de fierté et d'éternité²⁵⁴, Benjamin de Tudèle s'évertue à rendre grâce aux académies et à leurs sommités, en les nommant à chaque étape de son voyage en Méditerranée nord-occidentale. Une analyse des modes de désignation de cette institution et de ses membres permet de révéler une volonté de les présenter comme le vecteur principal de la cristallisation de l'identité juive au sein de la Diaspora.

1 « S'instruire dans la Loi » : les écoles, lieu de la Tradition

Peu importe finalement l'existence matérielle avérée d'écoles talmudiques indépendantes, chose impossible à renseigner uniquement par le récit de Benjamin de Tudèle, l'important revient ici à ce que l'on y fait, « s'instruire dans la Loi », et comment notre auteur caractérise cette pratique située au cœur même de la Tradition juive, qui fut élaborée après la destruction du Temple (70 ap. J.-C.) par les Pharisiens puis perpétrée par les rabbis.

1.1 La résurgence d'un modèle institutionnel ancien

Lorsque Benjamin de Tudèle veut nous signaler la présence d'une école, il utilise en premier lieu le terme d'« assemblée » qui, outre l'évocation générale d'une communauté (entendue comme l'ensemble des chefs de famille) comme en Italie²⁵⁵, indique de manière plus particulière un regroupement de sages, comme à Barcelone ou à Béziers²⁵⁶. L'assemblée constitue le cadre originel de l'étude de la Torah, qui se fait

254 N. GOLB, « Nature et destination du monument hébraïque découvert à Rouen », *op. cit.*, p. 125-133.

255 B. DE TUDÈLE, J.-P. BARATIER (trad.), *Voyages de Rabbi Benjamin*, *op. cit.*, p. 34-35.

256 *Ibid.*, p. 3 et p. 5.

sous le mode de l'oralité, depuis la « Grande assemblée » (*Knesset Hagedola*)²⁵⁷, au sein de laquelle les derniers prophètes auraient transmis la Torah aux Sages (*Hazal*) au retour en Judée (VI^e-III^e siècles av. J.-C.), jusqu'à l'« assemblée générale » (*Kallah*)²⁵⁸ organisée deux fois par an par les académies babyloniennes, où étaient organisés des ateliers pour évaluer les étudiants ainsi que des sessions de discussions autour de traités spécifiques tirés du Talmud. À travers ce premier vocable, c'est bien au modèle d'institutionnalisation des *yeshivot*, qui se structura en Babylonie et en Palestine autour du concept de collégialité, que Benjamin de Tudèle veut renvoyer le lecteur, et ce afin d'y révéler la pérennité de celui-ci au sein de la diaspora. Il nous parle plus singulièrement de « congrégation », de « collège »²⁵⁹, termes également présents dans la littérature rabbinique ancienne, voire d'« université » à Posquières²⁶⁰, une dernière expression résultant d'une extrapolation de traduction mais qui n'en véhicule pas moins cette dimension corporative associée à l'académie.

Un illustre héritage qui resurgit également dans la nomination de ceux qui dirigent les écoles. Ainsi, Benjamin rencontre des « Excellens » à Marseille ou encore des « excellens sages »²⁶¹ à Rome, un qualificatif qui ne doit rien au hasard puisqu'il s'agit en fait de la traduction du titre honorifique de *gaon*, d'abord attribué aux directeurs des académies de Sura et Pumbedita (Falloujah) puis se diffusant à partir du VII^e siècle. Il vient en fait magnifier le titre plus fonctionnel de *rosh yeshiva*, que l'on retrouve dans le *Sefer Massa'ot* pour R. Menahem à Rome, « recteur de l'académie »²⁶². Enfin, les « Disciples des Sages » renvoient à l'appellation hébraïque de *Talmid Hakhanim*²⁶³, que s'attribuèrent à la fois les maîtres et les étudiants.

257 Article « Synagogue, the great », in *JE* [En ligne].

258 Article « Academies in Babylonia », *Ibid.* et article « Kallah, mois de », in G. WIGODER (dir.), S. A. GOLDBERG (trad.), *Dictionnaire encyclopédique du judaïsme*, op. cit., p. 554-555.

259 B. DE TUDÈLE, J.-P. BARATIER (trad.), *Voyages de Rabbi Benjamin*, op. cit., p. 8, p. 12 et p. 16.

260 *Ibid.*, p. 14.

261 *Ibid.*, p. 17 et p. 20.

262 *Ibid.*, p. 20.

263 *Ibid.*, p. 6, p. 7, p. 14 et p. 17.

L'incarnation du judaïsme traditionnel par les écoles ne passe pas uniquement chez Benjamin de Tudèle par l'emploi de mots emblématiques du processus d'institutionnalisation qui se déroule au cours de la période du Second Temple, mais également par le rappel de leur caractère saint.

1.2 La référence à la sainteté

La sainteté des *yeshivot* est notamment exprimée chez Yédaha de Béziers, élève du grand Meshullam ben Moïse, dont il assimile l'école à un « endroit de sainteté »²⁶⁴. Plus qu'un qualificatif, il s'agit d'un véritable principe, formulé à la fin du XII^e siècle par Maïmonide²⁶⁵ mais qui se retrouve déjà chez Benjamin de Tudèle, qui parle de « sainte assemblée » ou encore de « sainte congrégation »²⁶⁶. Mais qu'est-ce qui confère la sainteté à une académie ?

La réponse semble résider dans le fait que les Sages, « saints personnages », y « observent religieusement les préceptes »²⁶⁷, et bien évidemment celui de l'étude de la Torah, qui constitue un commandement fondamental du judaïsme traditionnel. Celui-ci est inscrit dans le *Shema Israël*, profession de foi tirée du Deutéronome contenant, à propos des Paroles divines l'injonction suivante : « Tu les inculqueras à tes fils » (Deutéronome, VI : 7)²⁶⁸. L'étude, incluant la notion d'enseignement, doit préserver l'Alliance établie entre Dieu et le peuple élu, par un retour perpétuel sur la Loi donnée pour la première fois en haut du mont Sinaï, et par sa transmission aux générations suivantes. Les Sages du Talmud recouvrent donc une fonction d'intercesseur, que Benjamin de Tudèle évoque par l'expression particulière « se présent[er] à la

264 N. GOLB, « Nature et Destination du monument hébraïque découvert à Rouen », *op. cit.*, p. 119-120 (note 23).

265 N. GOLB, « Les écoles rabbiniques en France au Moyen Âge », *op. cit.*, p. 244-245.

266 B. DE TUDÈLE, J.-P. BARATIER (trad.), *Voyages de Rabbi Benjamin*, *op. cit.*, p. 3 et p. 8.

267 *Ibid.*, p. 13.

268 S. D. FRAADE, « L'étude de la Torah comme valeur suprême », in J. BAUMGARTEN, J. DARMON (dir.), *Aux origines du judaïsme*, Paris, Les liens qui libèrent / Actes Sud, 2012, p. 17.

brèche »²⁶⁹, renvoyant à une image biblique contenue dans les Psaumes²⁷⁰ et dans le Livre d'Ézéchiél²⁷¹, et qui concerne d'abord le domaine spirituel. L'étude permet d'accéder à Dieu, par la méditation et la mise en intelligibilité de ses Volontés²⁷². Elle peut être assimilée à une forme de culte en soi, différent de celui mené dans la synagogue²⁷³, à un acte de dévotion à part entière. La description de R. Asher ben Meshullam, surnommé le « Pharisien » d'après la traduction de Jean-Phillipe Baratier²⁷⁴, correspond tout à fait à cette image de l'étudiant isolé dans la pratique religieuse de l'étude (*Peroush*), « qui s'étant séparé de toutes les affaires mondaines, est attaché jour et nuit sur le Livre de la Loi, jeûnant et ne mangeant point de viande » et de ce fait « extrêmement versé dans le Talmud »²⁷⁵. Une intercession qui est également matérielle, envers les autres membres de la communauté, recouvrant le sens de secours, et renvoyant ainsi à la *tsedaqah*, « charité » juive. Il s'agit là d'un autre

269 B. DE TUDÈLE, J.-P. BARATIER (trad.), *Voyages de Rabbi Benjamin*, *op. cit.*, p. 8 et p. 13.

270 « Mais Moïse, son élu, se tint à la brèche devant lui [Dieu], Pour détourner sa fureur et l'empêcher de les détruire » (Psaumes, CVI : 23).

271 « Je cherche parmi eux un homme qui élève un mur, qui se tienne à la brèche devant moi en faveur du pays afin que je ne le détruise pas, mais je n'en trouve point. » (Ézéchiél, XXII : 30).

272 S. D. FRAADE, « L'étude de la Torah comme valeur suprême », in J. BAUMGARTEN, J. DARMON (dir.), *Aux origines du judaïsme*, *op. cit.*, p. 18.

273 Il n'est cependant pas exclu que la prière, en théorie réservée à l'espace de la synagogue, soit également pratiquée au sein de la *yeshiva*, de même que certains sages appelés *Cohen* (traduit par « Sacrificateur » ou « Prédicateur » chez Jean-Philippe Baratier), du nom de l'ancienne tribu chargée du culte sacrificiel au Temple, participent à ce titre aux lectures de la Torah à la synagogue.

274 Dans le même ordre d'idée, Eliakim Carmoly traduit « Asser l'Abstème » (« Voyage de Benjamin de Tudèle, nouvelle traduction française accompagnée de notes », in *Revue Orientale...*, *op. cit.*, p. 117), c'est-à-dire qui ne consomme pas d'alcool, et Marcus N. Adler, « le reclus » (*Itinerary of Benjamin of Tudela...*, *op. cit.*, p. 2).

275 B. DE TUDÈLE, J.-P. BARATIER (trad.), *Voyages de Rabbi Benjamin*, *op. cit.*, p. 9.

précepte²⁷⁶, faisant des Sages qui la pratiquent à Montpellier et à Lunel des « Justes »²⁷⁷ (la *tsedaqah* signifiant « droiture », « justice » en hébreu).

Benjamin de Tudèle ravive ainsi le modèle idéalisé des saintes assemblées des Disciples des Sages, structurant la Tradition intellectuelle juive qui domine depuis déjà près de six siècles lorsqu'il écrit son récit. Cette centralité de l'érudition talmudique se répercute à proprement parler sur le statut des « maîtres ».

2 Les « maîtres » : les écoles, lieu de l'autorité communautaire

Plus que simples intercesseurs, le *Sefer Massa'ot* laisse à voir que les érudits développent plusieurs marges de manœuvre qui les rendent primordiaux dans la bonne organisation et continuité de la communauté. Tentons de voir comment se justifie cette acquisition d'autorité et comment celle-ci perdure.

2.1 Sagesse et connaissance de la Loi

L'étude de la Loi confère non seulement une sainteté au lieu où celle-ci se déroule, nous l'avons vu, mais elle accorde également une grande dignité à ceux qui en sont chargés. À l'image du Dieu avec lequel ils entretiennent un lien privilégié, les érudits doivent incarner les grandes valeurs de la religion juive. La figure du « disciple » illustre l'importance de l'humilité dont doivent faire preuve les « sages et prudents »²⁷⁸, en adoptant une position d'éternel apprenti face à une herméneutique de la Torah sans fin.

Outre l'humilité, c'est la sagesse (*hakham*) qui vient conférer au savant du Talmud une légitimité reconnue. Le savoir accumulé leur permet de comprendre et de faire appliquer en bonne et due forme l'ensemble des commandements tirés de la Torah, leur attribuant en conséquence une place de choix dans la direction spirituelle de

276 Voir C. DENJEAN, J. SIBON, C. SOUSSEN, « Charité bien ordonnée. Acteurs et institutions de la tsedaqah en Europe méditerranéenne au bas Moyen Âge », in *Les Cahiers de Framespa* [En ligne], 15, 2014, mis en ligne le 29 mars 2014. <URL : <http://framespa.revues.org/2712>>.

277 B. DE TUDÈLE, J.-P. BARATIER (trad.), *Voyages de Rabbi Benjamin*, op. cit., p. 8.

278 *Ibid.*, p. 4.

la communauté. L'accès privilégié, si ce n'est réservé, des sages au rabbinat amène ainsi à observer le phénomène suivant : une superposition des fonctions éducative, consultative voire représentative qui vient alors étendre leur champ de compétences.

L'interprétation, l'appropriation de la Torah pour en faire ressurgir les règles normatives d'après la jurisprudence religieuse fait du maître-rabbin un acteur essentiel de la mise en application du droit communautaire et ce sur le long terme, puisque tout en étudiant la Loi, il en vient également à la produire (la *Halakha* constituant le versant judiciaire de son interprétation). Cela signifie dans les faits que son temps se retrouve divisé entre l'enseignement et le règlement des affaires passant devant le tribunal rabbinique, venant ainsi quelque peu contrecarrer cet idéal d'une étude exclusive promue à la classe des érudits. Ainsi, à Narbonne, R. Abraham Isaac (1110-1178) est à la fois à la tête de l'académie et en tant que « chef du Conseil », dirige le Beth Din, ce qui lui vaut son surnom de *Ravad* (*Rav av Beth Din*). À Lunel, c'est « Meshullam, notre maître, ce grand Rabbin »²⁷⁹, probablement Meshullam ben Jacob²⁸⁰, qui est juge en dernière instance²⁸¹. Ces figures intègrent par ce biais la classe dirigeante de la communauté, composée de notables²⁸², se distinguant socialement.

2.2 Richesse et statut social

Outre une personnalité éthique et une savante appréhension de la Loi, la structuration d'un véritable archétype social autour du maître talmudique passe également par l'acquisition d'une puissance matérielle et d'une reconnaissance auprès des pouvoirs séculiers. Kalonymos ben Todros que Benjamin cite à la tête des « sages et des Princes très célèbres » de Narbonne représente un cas particulier, dans la

279 *Ibid.*, p. 8.

280 Benjamin de Tudèle précise qu'il n'est plus de ce monde (par la formule de louange « d'heureuse mémoire ») lorsqu'il passe par Lunel vers 1165. Or, nous savons que ce rabbin meurt en 1170. Serait-ce un indice de réécriture du *Sefer Massa'ot* ? Ou bien s'agit-il d'un autre Meshullam plus ancien comme le pense Eliakim Carmoly (« Voyage de Benjamin de Tudèle, nouvelle traduction française accompagnée de notes », in *Revue Orientale...*, *op. cit.*, p. 121) ?

281 H. GRAETZ, L. WOGUE, M. BLOCH (trad.), *Histoire des Juifs...*, *op. cit.*, t. IV, p. 123.

282 A. GRABOÏS, « Les écoles de Narbonne au XIII^e siècle », in *Juifs et judaïsme de Languedoc*, *op. cit.*

mesure où l'auteur le différencie bien des autres rabbins, « devant lesquels assistent un grand nombre de sages Disciples »²⁸³. Tout comme son ancêtre Makhir, qui fut le premier « Nasir » de la capitale du « royaume juif » fondé sous l'empire carolingien, Kalonymus est reconnu comme le chef et le représentant officiel de la communauté juive narbonnaise, appuyant son pouvoir sur une prétendue ascendance davidique et sur la possession de biens en propre, « qui lui ont été donn[és] par les Seigneur du Pays, et que personne ne peut lui ravir par force »²⁸⁴, comme l'attestent deux chartes de donation de 1163 et 1195, dans lesquelles il apparaît sous le nom latin de *Clarimoscius filius Tauriscii*²⁸⁵. Certains maîtres sont de même de « grands princes », revêtant encore ce titre jadis attribué au président du Sanhédrin, tel que le « grand maître R. David d'heureuse mémoire que l'on appelle *Principano* »²⁸⁶ ; ils sont aussi « extrêmement riches », mais sans aucune information supplémentaire sur la nature ou la source de leur fortune personnelle. La *tsedaqah* passant d'abord par la mobilisation de fonds personnels, la capacité financière de certains maîtres est évaluée à la prise en charge de l'ensemble des besoins des étudiants étrangers, en leur « fourni[ssan]t gratuitement tout ce qui leur est nécessaire pour la nourriture et le vêtement tant qu'ils vont au Collège »²⁸⁷ (une contrepartie qui peut faire penser à un système de bourse déjà existant dans les *yeshivot* babyloniennes). L'entretien des étudiants renvoie par ailleurs au thème de la libéralité de l'enseignement, cher aux juifs, du moins pour le niveau primaire²⁸⁸.

Le savoir accumulé par les érudits juifs permet également à ces derniers de se rapprocher des cercles de pouvoirs dont dépendent les communautés juives de la

283 B. DE TUDÈLE, J.-P. BARATIER (trad.), *Voyages de Rabbi Benjamin*, op. cit., p. 5-6.

284 *Ibid.*

285 G. SAIGE, *Les Juifs du Languedoc antérieurement au XIV^e siècle*, op. cit., p. 70. et H. Gross, *Gallia Judaica*, op. cit., p. 407.

286 « Notre prince » ou « petit prince » pour Jean-Philippe Baratier : B. DE TUDÈLE, J.-P. BARATIER (trad.), *Voyages de Rabbi Benjamin*, op. cit., p. 30.

287 *Ibid.*, p. 12.

288 B. BLUMENKRANZ (dir.), *Histoire des Juifs en France*, op. cit., p. 52.

diaspora. Les remèdes de « R. Juda le Médecin »²⁸⁹ (Ibn Tibbon) sont sollicités par les seigneurs et les ecclésiastiques, un cas loin d'être exceptionnel. À Saint-Gilles, « le Prince R. Abba-Mari, fils de R. Isaac d'heureuse mémoire, [est] Officier du gouverneur [R]amon »²⁹⁰, Raymond V de Toulouse (1148-1194). La famille des Trencavel, vicomtes de Béziers, de Carcassonne et d'Albi, se montre de même favorable à s'entourer de juifs²⁹¹. « Rabbi Schetchet »²⁹², désignant Sheshet Benveniste, assure plusieurs missions diplomatiques pour le compte d'Alphonse II d'Aragon (1162-1196)²⁹³. Enfin, Benjamin de Tudèle mentionne à Rome « R. Jehiel, Ministre du Pape, fort beau jeune homme, prudent et sage, qui entre et sort librement du Palais du Pape, étant son Intendant des Finances »²⁹⁴. Le but n'est pas tant de retracer l'histoire de ces serviteurs juifs mais bien de souligner que l'érudition, valeur inculquée par leur religion, devient une marge d'action dépassant le cadre intracommunautaire.

3 « On [y] vient des pays éloignés » : les écoles, lieu de réseaux²⁹⁵

Ce dernier point, qui fait en quelque sorte office d'ouverture à notre étude, peut aussi intégrer une visée discursive : la révélation au sein du *Sefer Massa'ot* d'un réseau structuré autour des écoles participe à démontrer que ces dernières forment le chaînon essentiel de l'étendue unifiée de la Tradition intellectuelle.

3.1 Migrations et foyers intellectuels

S'alignant sur la *peregrinatio academica*, les disciples des Sages se déplacent de centre d'étude en centre d'étude, afin de parfaire leur formation et assister aux leçons

289 B. DE TUDÈLE, J.-P. BARATIER (trad.), *Voyages de Rabbi Benjamin*, op. cit., p. 12. On trouve aussi la mention d'un autre médecin, R. Chananeel à Amalfi (p. 33).

290 *Ibid.*, p. 16.

291 B. PHILIPPE, *Être juif dans la société française*, op. cit., p. 61.

292 B. DE TUDÈLE, J.-P. BARATIER (trad.), *Voyages de Rabbi Benjamin*, op. cit., p. 3.

293 H. GRAETZ, L. WOGUE, M. BLOCH (trad.), *Histoire des Juifs...*, op. cit., t. IV, p. 119.

294 B. DE TUDÈLE, J.-P. BARATIER (trad.), *Voyages de Rabbi Benjamin*, op. cit., p. 20.

295 Se reporter à la carte p. 78.

des grands maîtres, dont la réputation transforme leurs écoles en véritables pôles d'attraction intellectuelle. L'analyse statistique des occurrences de savants par localité traversée permet dans un premier temps de reconstituer les deux grands foyers où prospèrent les études talmudiques méditerranéennes.

La région de Narbonne tout d'abord, véritable point névralgique à partir duquel « la Loi s'est répandue dans toutes ces contrées »²⁹⁶, nombre de maîtres s'y étant formés avant de partir vers d'autres horizons. C'est le cas de Sheshet Benveniste²⁹⁷ qui intégra cette académie avant de partir pour Barcelone puis Saragosse, où il meurt en 1209. À partir du XII^e siècle, elle commence à être supplantée par l'école de Lunel, où les maîtres s'occupent de « tous les frères, soit voisins, soit éloignés »²⁹⁸ et notamment d'Espagne, comme Judah, déjà cité plus haut pour ses talents de médecin, « fils de Tibbon Espagnol »²⁹⁹ émigrant de Grenade vers Lunel dans les années 1160. Le même phénomène se rencontre aussi à Posquières et à Saint-Gilles, où s'est constituée une « Assemblée ou Congrégation pour toutes les Nations jusqu'aux îles qui sont aux extrémités de la Terre »³⁰⁰. La partie méridionale de la péninsule italienne forme une autre zone de concentration de *yeshivot*, les juifs bénéficiant de la protection de Guillaume II de Sicile sur les anciennes possessions byzantines passées sous domination normande. C'est à Salerne qu'affluent nombre de rabbis, tels que « R. Melchifedek ce grand Maître natif de la ville de Siphonath (Siponte, en Apulie) [...], R. Elie le Grec, R. Abraham de Narbonne »³⁰¹, qui convergent autour de l'« école de Médecins Iduméens »³⁰², c'est-à-dire chrétiens, constituant l'indice d'une perméabilité culturelle entre les deux groupes religieux.

296 B. DE TUDÈLE, J.-P. BARATIER (trad.), *Voyages de Rabbi Benjamin*, op. cit., p. 5.

297 Article « Benveniste », in *JE* [En ligne] ; H. GRAETZ, L. WOGUE, M. BLOCH (trad.), *Histoire des Juifs...*, op. cit., t. IV, p. 119.

298 B. DE TUDÈLE, J.-P. BARATIER (trad.), *Voyages de Rabbi Benjamin*, op. cit., p. 13.

299 *Ibid.*, p. 12.

300 *Ibid.*, p. 16.

301 *Ibid.*, p. 33.

302 *Ibid.*, p. 32.

Les réseaux qui relient les grands centres d'érudition sont à la fois formés et maintenus par l'itinérance des étudiants et des maîtres, mais aussi par les différents liens de filiation qui les réunissent et qui servent à identifier certains rabbis chez Benjamin de Tudèle.

3.2 Filiations et dynasties de savants

Nous pouvons tout d'abord remarquer la récurrence de l'ascendance paternelle, qui compose en fait la nomination traditionnelle des juifs (introduite par le mot *ben*, « fils » en hébreu) et qui laisse voir une transmission héréditaire de la charge allouée aux sages, la vocation à l'érudition traversant les générations. Le lien fraternel est de même évoqué, comme à Gênes où Benjamin de Tudèle ne rencontre que « R. Samuel et son frère, lesquels sont de la ville de Sabatha »³⁰³. À Rome, R. Jéhiel appartient quant à lui à l'éminente famille de « R. Nathan, auteur du Livre d'Aruch³⁰⁴ et de ses commentaires »³⁰⁵ et qui fréquenta comme beaucoup l'académie de Narbonne. Enfin, les réseaux de parenté se structurent bien évidemment par des alliances matrimoniales, visibles lorsqu'il est précisé que tel rabbi à la tête de la communauté est le gendre d'un autre, à Marseille ou à Ascoli par exemple³⁰⁶. Abraham ben David de Posquières, dit « Ravad III » est le gendre d'Abraham ben David de Posquières, tous les deux étant désignés par le même acronyme prestigieux. Cet exemple d'union familiale entre deux sommités talmudiques démontre par ailleurs la conscience par les membres des *yeshivot* de former une classe sociale à part, visible par les privilèges et l'accès aux hautes fonctions communautaires comme observé dans la partie précédente, et préservée par la pratique de l'endogamie.

Se profilent de véritables « dynasties » de savants. Benjamin de Tudèle nous mentionne celle des Tibbonides à Lunel, grands traducteurs d'œuvres philosophiques de

303 *Ibid.*, p. 18.

304 Grand dictionnaire talmudique que ce lexicographe a achevé au tout début du XII^e siècle et qui connaît rapidement une large diffusion parmi les érudits juifs. Voir articles « Aruk » et « Nathan ben Jéhiel », in *JE* [En ligne].

305 B. DE TUDÈLE, J.-P. BARATIER (trad.), *Voyages de Rabbi Benjamin*, op. cit., p. 20.

306 *Ibid.*, p. 17 et p. 34.

l'arabe vers l'hébreu, à travers son premier membre Judah et dont le fils Samuel, né vers 1160, suit la même direction en tant que « Prince des Interprètes »³⁰⁷. À Marseille, ce sont les Antoli avec « R. Siméon et son frère R. Jacob » à la tête de la « haute synagogue » où se trouve le « Collège des sages »³⁰⁸. En revanche, Benjamin de Tudèle ne parle pas lors de son passage à Narbonne de Joseph Khimmi, premier de cette famille d'éminents grammairiens venue d'Espagne et dont les travaux fleurissent entre 1150 et 1170³⁰⁹.

La filiation prend également une forme autre que celle générée par le lien du sang ou du mariage, puisqu'elle se base également sur la complicité intellectuelle. En outre, le maître peut être assimilé au père de par le rôle d'éducateur qu'il assure. Ceux qui ont été amenés à se côtoyer au sein des *yeshivot* gardent contact, notamment en se consultant à propos de questions spécifiques (donnant les *responsa*). Ainsi, on sait que Sheshet Benveniste échangeait avec Kalonymos, chef de sa cité natale. Meshullam ben Jacob correspondant avec son ami Abraham ben Isaac de Narbonne ainsi qu'avec Judah ibn Tibbon, qu'il sollicita pour traduire le *Khazari* du grand poète Judah Hallévi. La relation devait se maintenir par leurs fils respectifs, Samuel et Asher et montre que talmudisme et sympathie pour les sciences étaient loin d'être incompatibles. Asher ben Meshullam compila par ailleurs les consultations que son père reçut d'Abraham ben Isaac de Posquières, auprès de qui le *Peroush* développa ses tendances ascétiques³¹⁰.

Ainsi, nous pouvons constater tout au long de cette étude que *yeshivot* et Disciples des Sages, purs fruits du judaïsme traditionnel ou rabbinique, en viennent à se compléter, assurant ainsi la primauté et la pérennité de l'institution : l'école apporte la formation et le profil nécessaires au sage pour revendiquer une place prééminente dans la société juive et c'est de celui-ci que dépendent l'éclat et la durabilité de la *yeshiva*, de par sa réputation et les réseaux relationnels qui s'y construisent.

307 H. GRAETZ, L. WOGUE, M. BLOCH (trad.), *Histoire des Juifs...*, op. cit., t. IV, p. 123-124.

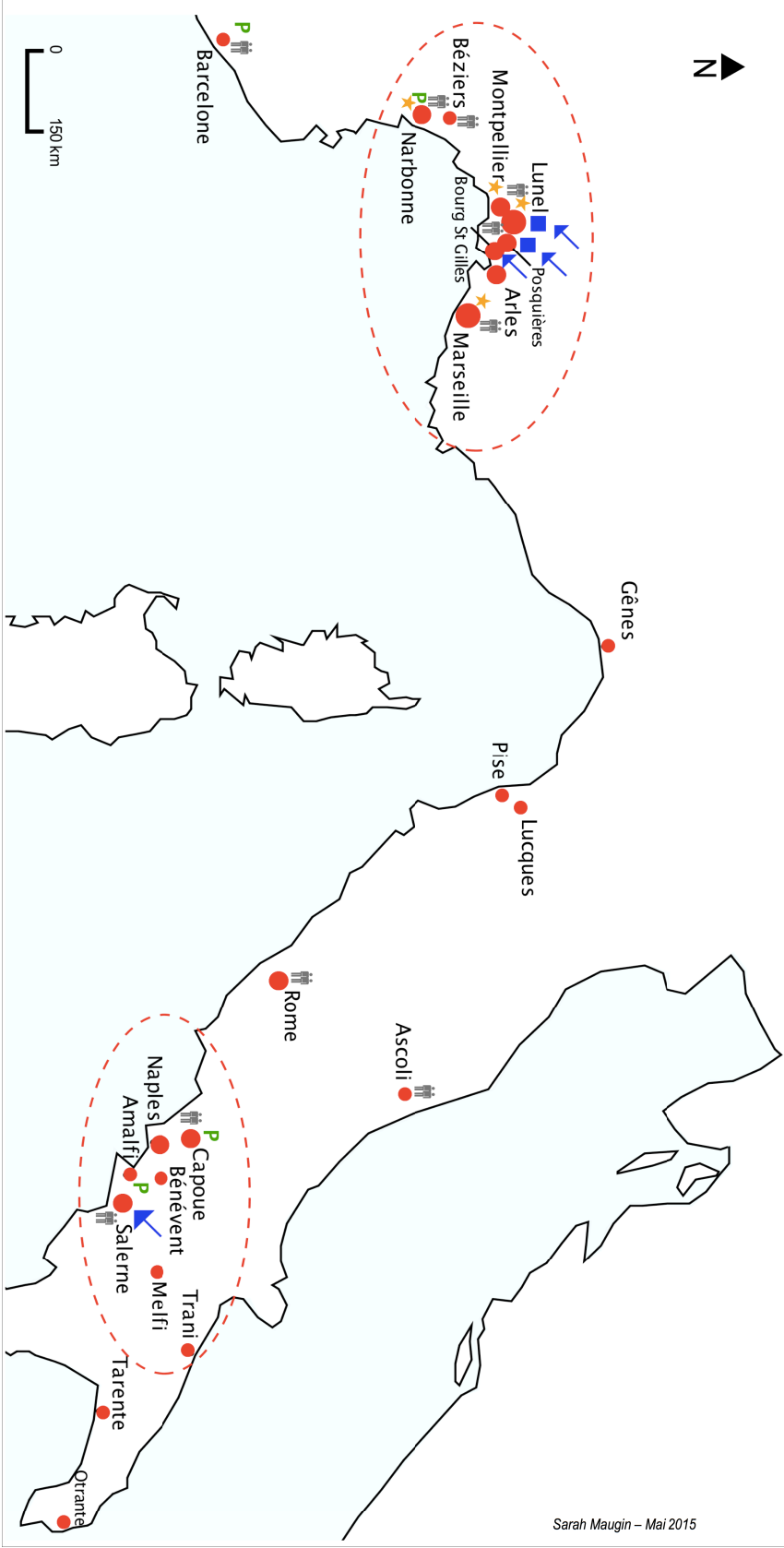
308 B. DE TUDÈLE, J.-P. BARATIER (trad.), *Voyages de Rabbi Benjamin*, op. cit., p. 17.

309 H. GRAETZ, L. WOGUE, M. BLOCH (trad.), *Histoire des Juifs...*, op. cit., t. IV, p. 121.

310 Article « Asher b. Mesullam », in *JE* [En ligne].

Illustration 3 :

**Carte des écoles et foyers intellectuels de la côte nord méditerranéenne à partir
du récit de Benjamin de Tudèle (XII^e siècle)**



Sarah Maugin – Mai 2015

Légende

- Béziers : 1 à 3 rabbins mentionnés
 - Salerne : 4 à 6 rabbins mentionnés
 - Lunel : 7 à 9 rabbins mentionnés
 - ★ richesse signalée
 - P titre de « prince »
 - hébergement d'étudiants étrangers
 - migration
 - zone de rayonnement
- OpenStreetMap (<http://www.openstreetmap.org>) et du logiciel ABC-Map (développeur : Rémi Pace).

Conclusion

La cristallisation de l'identité juive au sein des *yeshivot* dans le *Sefer Massa'ot* passe par leur fonction de visibilité. Elles permettent en effet de mettre au jour la pratique fondamentale du judaïsme (celui-ci étant d'ailleurs plus une affaire d'orthopraxie que d'orthodoxie), à savoir l'étude. Dans ce but, Benjamin de Tudèle mobilise à la fois tout l'héritage symbolique qu'elle contient et rappelle leur nécessité à la bonne marche des communautés, puisque ce sont elles qui forment les futurs dirigeants communautaires. Il ne s'agit donc pas seulement d'une pratique permettant de s'inscrire dans un héritage culturel, mais bien aussi d'une pratique sociale. Benjamin de Tudèle se fait finalement le porte-parole d'une élite qui a tout intérêt à préserver le statut dominant, car fédérateur, de l'étude talmudique, dont l'érudition qu'elle cultive est aussi primordiale que l'ascendance familiale³¹¹. C'est donc par ce biais, au-delà des informations composites contenues dans le récit, que l'on peut aussi espérer en savoir un peu plus sur Benjamin de Tudèle, sur sa condition. Cela amène également à réfléchir sur les limites de l'analyse de la conscience d'un groupe au travers de l'un de ses membres, puisque celui-ci ne peut en représenter entièrement la diversité interne, particulièrement vraie pour les juifs de la diaspora. Il faudrait ainsi pouvoir sortir du discours d'un lettré, d'un intellectuel, ou du moins le comparer, en allant voir du côté des autres acteurs fondamentaux du judaïsme méditerranéen au Moyen Âge, tels que les marchands ou les artisans, qui apparaissent aussi dans le *Sefer Massa'ot* une fois l'Italie dépassée.

311 « Signer introduction », in *The itinerary of Benjamin of Tudela, Travels in Middle Age*, op. cit.

Bibliographie

INSTRUMENTS DE TRAVAIL

Sources

E. CARMOLY, *Revue orientale : Recueil périodique d'histoire, de géographie et de littérature*, 3 vol., Bruxelles, Bureau de la Revue orientale, 1841-1844.

J. FORMEY, *La vie de Mr. Jean-Philippe Baratier*, Francfort-Leipzig, D.-E. Choffin, 1755, 126 p.

A. GRABOÏS, *Les sources hébraïques médiévales. Volume I. Chroniques, lettres et « responsa »*, Turnhout, Brepols, 1987, 96 p.

B. DE TUDÈLE, J.-P. BARATIER, *Voyages de rabbi Benjamin, fils de Jona de Tudèle, en Europe, en Asie et en Afrique, depuis l'Espagne jusqu'à la Chine*, 2 t., Amsterdam, Aux dépens de la Compagnie, 1734, 247 p.

Dictionnaires

C. GAUVARD, A. DE LIBERA, M. ZINK. (dir.), *Dictionnaire du Moyen Âge*, Paris, Quadrige / PUF, 2002, 1548 p.

H. GROSS, M. BLOCH (trad.), *Gallia Judaica : dictionnaire géographique de la France d'après les sources rabbiniques*, Paris, 1897 (rééd. Amsterdam, Philo Press, 1969).

J.-N. PAQUOT, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas, de la principauté de Liège, et de quelques contrées voisines*, t. I, Louvain, Imprimerie Académique, 1765, 668 p.

J. et D. SOURDEL, *Dictionnaire historique de l'Islam*, Paris, Quadrige / PUF, 2004 (1996 pour la 1ère éd.), 1028 p.

G. WIGODER (dir.), S. A. GOLDBERG (trad.), *Dictionnaire encyclopédique du judaïsme*, Paris, Éd. du Cerf / Robert Laffont, 1996 (1993 pour la 1^{ère} éd.), 1635 p.

HISTORIOGRAPHIE

J. BAUMGARTEN, « La question du judéo-français vue par les philologues allemands et français (XIX^e-XX^e siècles) », in M. ESPAGNE et M. WERNER (dir.), *Contribution à l'histoire des disciplines littéraires en France et en Allemagne au XIX^e siècle*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1990, p. 393-412.

A. BOYER, M.-R. HAYOUN, *L'historiographie juive*, Paris, PUF, 2001, 127 p.

D. CHARBIT, « Histoire et historiens » in E. BARNAVI, S. FRIEDLÄNDER (dir.), *Les juifs et le XX^e siècle: dictionnaire critique*, Paris, Calmann-Lévy, 2000, p. 104-117.

M. GRAETZ, S. MALKA (trad.), *Les Juifs en France au XIX^e siècle : de la Révolution française à l'Alliance israélite universelle*, Paris, Éd. du Seuil, 1989 (1982 pour la 1^{ère} éd. en hébreu), 483 p.

M.-R. HAYOUN, *La science du judaïsme : die Wissenschaft des Judentums*, Paris, PUF, 1995, 126 p.

J.-C. KUPERMINE « Nouvelle édition de *L'Encyclopaedia Judaica* », in *Judeopedia : La Bibliothèque Hébraïque Numérique* [En ligne], mis en ligne le 6 février 2008. <URL : <http://www.judeopedia.org/blog/2008/02/06/nouvelle-edition-de-l-encyclopaedia-judaica/>>.

D. B. LEVY, « The making of the *Encyclopædia judaica* and the *Jewish Encyclopaedia* », in *Proceedings of the 37th Annual Convention of the Association of Jewish Libraries* [En ligne], Denver, 2002.

<URL : <http://databases.jewishlibraries.org/sites/default/files/proceedings/proceedings2002/levy.pdf>>.

S. SAND, S. COHEN-WIESENFELD et L. FRENK (trad.), *Comment le peuple juif fut inventé*, Paris, Flammarion, 2010 (2^{ème} éd. ; 2008 pour la 1^{ère} éd.), 604 p.

P. SIMON-NAHUM, « Le mort saisit le vif : la place des Juifs dans les études orientales aux XIX^e et XX^e siècles », in L. SIGAL-KALGSBALD (dir.), *Les Juifs dans l'orientalisme : catalogue de l'exposition au Musée d'art et d'histoire du judaïsme, Paris, 7 mars - 8 juillet 2012*, Paris, Skira Flammarion / Musée d'art et d'histoire du judaïsme, 2012, p. 46-48.

Histoires générales des juifs au XIX^e siècle

C.-J. BAIL, *État des Juifs en France, en Espagne et en Italie, depuis le commencement du cinquième siècle de l'ère vulgaire jusqu'à la fin du seizième sous les divers rapports du droit civil, du commerce et de la littérature*, Paris, A. Eymery, 1823, 203 p.

I. BÉDARRIDE, *Les Juifs en France, en Italie et en Espagne : recherches sur leur état depuis leur dispersion jusqu'à nos jours sous le rapport de la législation, de la littérature et du commerce*, Paris, Michel Lévy Frères, 1859 (1861 pour la 2^{ème} éd. revue et corrigée), 602 p.

A. BEUGNOT, *Les Juifs d'Occident ou recherches sur l'état civil, le commerce et la littérature des Juifs, en France, en Espagne et en Italie, pendant la durée du Moyen Âge*, Paris, De Lachevardière Fils, 1824, 527 p.

J.-B. H. R. CAPEFIGUE, *Histoire philosophique des Juifs : depuis la décadence des Machabées jusqu'à nos jours*, 2 vol., Bruxelles, Louis Hauman et Cie, 1834.

S. DOUBNOV, I. POUTGATZ (trad.), *Précis d'histoire juive : des origines à 1934*, Paris, Éd. Du Cerf S.I : les Amis de Simon Doubnov, 1992 (1936 pour la 1^{ère} éd. française), 320 p.

H. GRAETZ, L. WOGUE et M. BLOCH (trad.), *Histoire des Juifs*, Paris, 5 t., A. Lévy, 1882-1897.

L. HALÉVY, *Résumé de l'histoire des Juifs modernes*, Paris, Lecoq, 1828, 350 p.

C. MALO, *Histoire des Juifs depuis la destruction de Jérusalem à ce jour*, Paris, Leroux, 1826, 570 p.

M. SCHWAB, *Histoire des Israélites depuis l'édification du second temple jusqu'à nos jours*, Paris, L. Blum, 1866, 326 p.

ÉTUDES GÉNÉRALES

(ouvrages collectifs, synthèses, mélanges)

R. AZRIA, *Le judaïsme*, Paris, La Découverte, 2010 (3^{ème} éd., 1996 pour la 1^{ère} éd.), 128 p.

J. BAUMGARTEN, J. DARMON (dir.), *Aux origines du judaïsme*, Paris, Les liens qui libèrent / Actes Sud, 2012, 522 p.

E. BENBASSA, *Histoire des Juifs de France*, Paris, Éd. du Seuil, 1997, 373 p.

B. BLUMENKRANZ (dir.), *Histoire des Juifs en France*, Toulouse, Privat, 1982, 478 p.

B. BLUMENKRANZ (dir.) S. W. BARON (préf.), *Art et Archéologie des Juifs en France médiévale*, Paris, Les Belles Lettres, 1980, 390 p.

G. DAHAN (dir.), *Les Juifs au regard de l'histoire : Mélanges en l'honneur de Bernhard Blumenkranz*, Paris, Picard, 1985, 416 p.

M.-R. HAYOUN, *Le judaïsme*, Paris, Nathan, 2004, 127 p.

B. LEROY, *La Navarre au Moyen Âge*, Paris, Albin Michel, 1984, 199 p.

B. PHILIPPE, *Être juif dans la société française*, Paris, Montalba, 1979, 471 p.

S. SCHWARZFUCHS, *Kahal : La communauté juive de l'Europe médiévale*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1986, 154 p.

ÉTUDES SPÉCIALISÉES

Juifs et histoire de l'imprimerie

L. FEBVRE, H.-J. MARTIN (dir.), *L'apparition du livre*, éd. électronique de D. BRUNET [En ligne] à partir de celle de Paris, Albin Michel, 1958, 538 p. <URL :

http://classiques.uqac.ca/classiques/febvre_lucien/apparition_du_livre/apparition_du_livre.html>.

L. DROULIA, « L'imprimerie grecque : naissance et retards », in F. BARBIER, A. PARENT-CHARON, F. DUPUIGNET DESROUSSELES, C. JOLLY et D. VARRY, *Le livre et l'historien : études offertes en l'honneur du Professeur Henri-Jean Martin*, Genève, Droz, 1997, p. 327-341.

A. SALAH, « Les Lumières : le siècle d'or de l'imprimerie hébraïque en Italie », in *Cahiers du Judaïsme*, n°22, 2007, p. 114-124.

Juifs en Méditerranée

C. DENJEAN, « L'espace et la diaspora juive méridionale et ibérique (XII^e-XV^e siècles) », in *Autrepart*, 2, 2002, n°22, p. 37-51.

S. D. GOITEIN, *A Mediterranean society, The Jewish Communities of the World as Portrayed in the Documents of the Cairo Geniza*, 6 vol., Berkeley, University of California Press, 1999 (1967-1993 pour la 1^{ère} éd.).

D. IANCU-AGOU, *Être juif en Provence au temps du roi René*, Paris, Albin Michel, 1998, 198 p.

D. IANCU-AGOU, « Juifs séfarades et provençaux », in *La pensée de midi*, 1, avril 2000, n° 1, p. 26-31.

D. IANCU-AGOU, G. DUBY (préf.), *Juifs et néophytes en Provence : l'exemple d'Aix à travers le destin de Régine Abram de Draguignan (1469-1525)*, Paris-Louvain, Peeters, 2001, 689 p.

D. IANCU-AGOU (dir.), *Les Juifs méditerranéens au Moyen Âge : Culture et prosopographie*, Paris, Éd. Du Cerf, 2010, 248 p.

G. NAHON, J. SHATZMILLER, « Recherches sur la communauté juive de Manosque au Moyen Âge, 1241-1329 (compte-rendu) », in *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 29 | 1974, n°6, p. 1527-1530.

G. SAIGE, *Les Juifs du Languedoc antérieurement au XIV^e siècle*, Paris, A. Picard, 1881, 336 p.

J. SIBON, « Danièle Iancu-Agou et Élie Nicolas (dir.), *Des Tibbonides à Maïmonide. Rayonnement des Juifs andalous en pays d'Oc médiéval* », in *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], 2009, mis en ligne le 14 juillet 2009. <URL : crm.revues.org/11582>.

Autres monographies

T. MALVEZIN, *Histoire des Juifs à Bordeaux*, Pau, Belin-Beliet : Prince Negre, 1997 (Bordeaux, 1875 pour la 1^{ère} éd.), 383 p.

N. GOLB, *Les Juifs de Rouen au Moyen Âge : portrait d'une culture oubliée*, Rouen, Presses de l'Université de Rouen, 1985 (éd. traduite et augmentée ; Tel-Aviv, 1976 pour la 1^{ère} éd.), 475 p.

Voyageurs juifs au Moyen Âge

E. N. ADLER, *Jewish Travellers*, Londres, G. Routledge & Sons, 1930, 391 p.

É. CARMOLY, *Tour du monde ou voyages du rabbin Pétahia de Ratisbonne dans le douzième siècle*, Paris, Imprimerie Royale, 1831, 122 p.

É. CARMOLY, *Itinéraires de la Terre sainte des XIII^e, XIV^e, XV^e, XVI^e et XVII^e siècle*, Bruxelles, A. Vandale, 1847, 572 p.

J. SCHATZMILLER, « Récits de voyage hébraïques au Moyen Âge », in D. RÉGNIER-BOHLER (dir.), *Croisades et pèlerinages : récits, chroniques et voyages en Terre sainte, XII^e-XVI^e siècle*, Paris, R. Laffont, 1997, p. 1281-1374.

H. HARBOUN, *Les voyageurs juifs du Moyen Âge, XII^e siècle : Benjamin de Tudèle, Pétahia de Ratisbonne, Natanaël Hacohen*, Aix-en-Provence, Éd. Massoreth, 1986, 232 p.

J. SIBON, « *Itineraria* juifs du XII^e siècle. La pratique religieuse de l'“autre” dans les *sifrei massa'ot* », in J. MARTINEZ GAZQUEZ et J. TOLAN (éd.), *Ritus infidelium: Miradas*

interconfesionales sobre las prácticas religiosas en la Edad Media, Madrid, Casa de Velazquez, 2013, p. 57-72.

Benjamin de Tudèle

A. ASHER, *The Itinerary of Rabbi Benjamin of Tudela*, 2 vol., Berlin et Londres, A. Asher & Co., 1840-1841.

M. N. ADLER, *The itinerary of Benjamin of Tudela : critical text, translation, and commentary*, Londres et New-York, H. Frowde – Presses universitaires d'Oxford / P. Feldheim, 1907, 183 p.

R. AMARAN, « El libro de viajes de Benjamín de Tudela : del mito a la realidad histórico-geográfica », in *Cahiers d'Études Hispaniques Médiévales* (CEHM), 2007, n°30, p. 13-24.

É. CARMOLY, *Notice historique sur Benjamin de Tudèle*, Bruxelles, Kiessling, 1852, 41 p.

É. CHARTON, « Notice sur Benjamin de Tudèle » in *Voyageurs anciens ou modernes ou Choix des relations des voyages : avec biographies, notes et indications iconographiques*, vol. 2, Paris, Magasin pittoresque, 1854, p. 156-222.

R. FOULCHÉ-DELBOSC, « Bibliographie des voyages en Espagne et au Portugal », in *Revue hispanique : recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais*, 3, 1896, p. 7-13.

H. HARBOUN, *Benjamin de Tudèle*, Aix-en-Provence, Éd. Massoreth, 1998, 319 p.

G. NAHON, « Benjamin de Tudèle », in *Dictionnaire du judaïsme, Encyclopaedia universalis* (éd.), Paris, Albin Michel, 1998, p. 108-110.

J. SIBON, « Benjamin de Tudèle, géographe ou voyageur ? Pistes de relecture du *Sefer massa'ot* », in H. BRESC et E. TIXIER DU MESNIL (dir.), *Géographes et voyageurs au Moyen Âge*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Ouest, 2013, p. 207-223.

B. DE TUDÈLE, *The Itinerary of Benjamin of Tudela : Travels in the Middle Ages*, New York, NightinGale Resources, 2005, 169 p.

Écoles et savants

C. DENJEAN, « L'importance des écoles talmudiques dans les villes méditerranéennes de Girone à Marseille selon Benjamin de Tudèle en 1173 », in P. GILLI (dir.), *Former, enseigner, éduquer dans l'Occident médiéval : (1100-1450) : textes et documents*, tome I, Paris, SEDES, 1999, p. 43-44.

N. GOLB, « Les écoles rabbiniques en France au Moyen Âge », in *Revue de l'histoire des religions*, 202, 1985, p. 243-265.

N. GOLB, « Nature et destination du monument hébraïque découvert à Rouen », in *Proceedings of the American Academy for Jewish Research*, 48, 1981, p. 101-182.

A. GRABOÏS, « Les écoles de Narbonne au XIII^e siècle », in *Juifs et judaïsme de Languedoc*, Toulouse, Privat, 1977, p. 141-156.

G. NAHON, « Yeshivot hiérosolymites du XVIII^e siècle », in *Métropoles et périphéries séfarades d'Occident*, Paris, Éd. Du Cerf, 1993, p. 419-446.

J.-S. KLEIN, *La Maison sublime : l'École rabbinique et le Royaume juif de Rouen*, Rouen, Éd. Points de vue, 2006, 128 p.

C. ROTH, « The intellectual activities of medieval English Jewry », in *British Academy Supplemental Papers*, 8, 1948, 74 p.

A. A. ROÜET, *Étude sur l'école juive de Lunel au Moyen Âge*, Montpellier, F. Seguin, 1878, 65 p.

Sitographie

JEWISH ENCYCLOPEDIA, *Jewish Encyclopedia.com* [en ligne], 2002-2011. Disponible sur : <www.jewishencyclopedia.com/index.jsp>.

EPHE, *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE)* [En ligne]. Disponible sur : <asr.revues.org/index.html> (Section des sciences religieuses) et <ashp.revues.org/> (Section des sciences historiques et philologiques).

— La collection dite « rétrospective » (1872-2006) est mise en ligne sur le portail Persée : <www.persee.fr/web/ouvrages/home/prescript/fond/ephe>

AKADEM, *Akadem : le campus numérique juif* [en ligne], 2012. Disponible sur : <<http://www.akadem.org/>>.

— le site SIFRIA rattaché à AKADEM MULTIMÉDIA contient en accès libre la *Revue des Études juives* numérisée : <<http://www.sefarim.fr/hamore/>>

AIBL, *Histoire littéraire de la France* [En ligne]. Disponible sur :

<<http://www.aibl.fr/publications/collections/histoire-litteraire-de-la-france/>>

— Indexation en ligne des volumes qui renvoie sur le site *Arhive.org* pour accéder à leur numérisation.

FMC-SEH, Fondation de la Mémoire Contemporaine [En ligne], 2015.

— Mise en ligne d'abrégés sur les grands rabbins de Belgique (dont Eliakim Carmoly), tirés des articles contenus dans Jean-Philippe SCHREIBER (dir.), *Dictionnaire biographique des Juifs de Belgique. Figures du judaïsme belge XIX^e-XX^e siècles*, De Boeck & Larcier, 2002. Disponible sur : <<http://www.fmc-seh.be/les-grands-rabbins-de-belgique/>>.

Table des matières

INTRODUCTION.....	6
PRÉSENTATION DE LA SOURCE.....	9
1 Une source unique sur le XII^e siècle : entre richesses et énigmes.....	10
1.1 Foisonnement d'informations.....	10
1.1.1 Le contexte historico-politique.....	10
1.1.2 L'espace parcouru : le « Marco Polo juif ».....	15
1.2 Questionnements de forme.....	18
1.2.1 Le(s) motif(s) du voyage.....	18
1.2.2 La construction de l'Itinéraire : entre authenticité et véracité.....	19
2 Retour sur une longue activité de transmission.....	21
2.1 Les copies manuscrites.....	21
2.2 De nombreuses éditions imprimées.....	23
2.2.1 Les premières éditions hébraïques : Benjamin de Tudèle dans la florissante imprimerie juive.....	23
2.2.2 Les éditions latines et européennes : une diffusion qui tourne au désavantage.....	25
2.2.3 La traduction de Jean-Philippe Baratier (1734) : l'amorce d'une réhabilitation.....	27
HISTORIOGRAPHIE.....	33
1 La construction d'une historiographie moderne juive.....	33
1.1 La « Wissenschaft des Judentums » : une première histoire des juifs.....	33
1.1.1 Panorama général : naissance et ancrage d'un courant de réforme.....	34
1.1.2 La première édition scientifique des Voyages de Benjamin : illustration de la contribution scientifique juive.....	35
1.2 Les « Jewish studies ».....	38
1.2.1 Premiers aspects d'un transfert historiographique.....	38
1.2.2 Benjamin de Tudèle et les études proche-orientales.....	40
2 Histoires des juifs en France.....	45
2.1 Étudier et écrire l'histoire des juifs français au XIX ^e siècle.....	45
2.1.1 La rédaction d'histoires générales.....	46
2.1.2 L'institutionnalisation des études juives françaises.....	49
2.2 Le renouveau des années 1970.....	52
2.2.1 La Nouvelle Gallia Judaïca (NGJ) : recension documentaire et institutionnalisation.....	52
2.2.2 Les études juives méditerranéennes : diversification des axes de recherches.....	55

3 Les écoles talmudiques : un champ d'étude en suspens ?	58
3.1 L'incarnation d'une tradition historiographique	59
3.1.1 Biographies littéraires en France (XIX ^e siècle)	59
3.1.2 Cecil Roth et l'émergence du rabbinat dans l'Angleterre médiévale (XX ^e siècle)	60
3.2 Pour une nouvelle visibilité des écoles	61
3.2.1 La réappropriation des sources écrites	61
3.2.2 La <i>yeshiva</i> de Rouen : le rôle majeur de l'archéologie	64
ÉTUDE DE CAS	67
1 « S'instruire dans la Loi » : les écoles, lieu de la Tradition	67
1.1 La résurgence d'un modèle institutionnel ancien	67
1.2 La référence à la sainteté	69
2 Les « maîtres » : les écoles, lieu de l'autorité communautaire	71
2.1 Sagesse et connaissance de la Loi	71
2.2 Richesse et statut social	72
3 « On [y] vient des pays éloignés » : les écoles, lieu de réseaux	74
3.1 Migrations et foyers intellectuels	74
3.2 Filiations et dynasties de savants	76
CONCLUSION	79
BIBLIOGRAPHIE	80
SITOGRAPHIE	88
TABLE DES ILLUSTRATIONS	91
TABLE DES TABLEAUX	91

Table des illustrations

Illustration 1 : Carte de l'itinéraire de Benjamin de Tudèle (tirée de M. N. ADLER, <i>The itinerary of Benjamin of Tudela : critical text, translation, and commentary</i> , Londres et New-York, H. Frowde – Presses universitaires d'Oxford / P. Feldheim, 1907).....	17
Illustration 2 : Page de titre de l'édition de Baratier (gallica.bnf.fr).....	27
Illustration 3 : Carte des écoles et foyers intellectuels de la côte nord méditerranéenne à partir du récit de Benjamin de Tudèle (XII ^e siècle).....	78

Table des tableaux

Tableau 1 : Les éditions et traductions de Benjamin de Tudèle (1543-1989).....	29
---	----

RÉSUMÉ

Ce mémoire porte sur le *Livre des voyages* (*Sefer Massa'ot*) de Benjamin de Tudèle. Daté du XII^e siècle, ce récit rédigé en hébreu et maintes fois traduit retrace le parcours que ce juif effectua en une dizaine d'années, de sa Navarre natale jusqu'aux terres du califat abbasside, côtoyant ainsi les diverses communautés de la Diaspora. En s'intéressant aux écoles (*yeshivot*) et sages du Talmud, que notre auteur s'applique à mentionner lors de sa traversée de la côte méditerranéenne nord-occidentale (Espagne, Midi de la France, Italie), l'étude tente de dépasser une analyse purement factuelle d'une source dont la richesse informative est déjà bien connue des historiens, ce afin de s'interroger sur sa dimension représentative. Ne peut-on pas voir dans cette focalisation sur ce qui compose l'institution éducative communautaire ainsi que l'emblème d'un dynamisme culturel, la construction d'un « espace identitaire », au sein duquel résiderait la pérennité et l'unité du judaïsme traditionnel ?

mots-clé : Benjamin de Tudèle – Judaïsme – *Yeshivot* / Académies – Méditerranée

ABSTRACT

This essay deals with Benjamin of Tudela's Travels book (*Sefer Massao't*). Dated from 12th century, this account written in Hebrew and many times translated, traces his travel which lasted about ten years. Leaving his native Navarre and travelling up to Abbassid caliphate's lands, he approached Diaspora's various communities. Benjamin of Tudela was especially interested in academies (*yeshivot*) when he crossed north-western Mediterranean coast (Spain, Southern France, Italy). Well-known by historians, this research attempts to get beyond a factual analysis of this source. Therefore, we apply a representative questioning. Could we not see of this focus on the communitarian educational institution and on the symbol of a cultural energy, the construction of a « space of identity », in which one lived the continuity and unity of traditional Judaism ?

keywords : Benjamin of Tudela – Judaism – *Yeshivot* / Academies – Mediterranean

Présidence de l'université
40 rue de rennes – BP 73532
49035 Angers cedex
Tél. 02 41 96 23 23 | Fax 02 41 96 23 00



ENGAGEMENT DE NON PLAGIAT

Je, soussigné(e)
déclare être pleinement conscient(e) que le plagiat de documents ou d'une
partie d'un document publiée sur toutes formes de support, y compris l'internet,
constitue une violation des droits d'auteur ainsi qu'une fraude caractérisée.
En conséquence, je m'engage à citer toutes les sources que j'ai utilisées
pour écrire ce rapport ou mémoire.

signé par l'étudiant(e) le

**Cet engagement de non plagiat doit être signé et joint
à tous les rapports, dossiers, mémoires.**

Présidence de l'université
40 rue de rennes – BP 73532
49035 Angers cedex
Tél. 02 41 96 23 23 | Fax 02 41 96 23 00

